

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Juillet 1859.

No. 14.

SOMMAIRE :—Chronique de la quinzaine.—Les Comètes par le R. P. Schneider, (suite et fin.)—Études sur Jeanne d'Arc, par Messire Desmazures, (analyse Suite et fin.)—Le Religieux et le Condamné, (poésie.)—Distinction Littéraire.—A un Lys (poésie.)—Pensées et Maximes.

Les souscripteurs de *l'Echo* qui n'ont pas encore soldé leur abonnement, sont priés d'en faire parvenir le prix à M. Jean Thibodeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay, Frères.

Les Éditeurs de *l'Echo* veulent bien se charger des frais de poste en faveur de leurs abonnés, pourvu que ceux-ci veuillent bien, à leur tour, leur envoyer au plutôt le prix de l'abonnement.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Si cette chronique voulait enregistrer tout ce qui se passe sous nos yeux, elle excéderait bientôt les limites qui lui sont assignées. Aussi n'a-t-elle pas la prétention d'être complète; et, en se présentant à ses lecteurs, fait-elle plutôt appel à leur indulgence qu'à leur esprit d'équité.

Elle s'en ira, glanant ça et là, ce qui peut intéresser nos esprits, et réjouir nos sens, recueillant de préférence les faits qui honorent l'Église catholique, et qui sont un témoignage de ses œuvres.

Aux solennités nationales et religieuses du mois de juin, ont succédé les fêtes de famille, auxquelles les établissements d'instruction, les écoles publiques, les collèges et les convents convient les parents de cette population jeune et studieuse que des maîtres pieux et dévoués forment, à la fois, à la science et à la vertu.

Il y a quelques jours, c'était la réunion solennelle qui avait lieu à Québec, sous les auspices de l'Université-Laval, pour conférer à M. Larue le premier diplôme de docteur en médecine qui ait été délivré, à la suite d'un examen public, par cette Faculté.

L'Église de Québec célébrait, en même temps, le 200^e anniversaire de l'arrivée dans ce pays de son premier évêque, du courageux et saint prélat dont l'Université Laval a conservé le nom; elle honorait en lui, avec sa mémoire, la mémoire de tous ces nobles cœurs, de tous ces hommes héroïques qui sont venus planter sur les rives du St. Laurent, avec la bannière de la France, le signe éternel du salut.

Cette Chronique vient trop tard pour redire la joie

de ces fêtes, la pompe de ces solennités, le tribut d'honneur payé au prélat éminent qui a fondé des œuvres durables parce qu'il les a établies sur le roc immuable de la vérité. Elle ne formerait qu'un écho prolongé des récits qu'a faits de ces cérémonies la presse canadienne, célébrant l'éclat des beaux-arts uni à l'incomparable majesté du culte catholique.

Nous ne pouvons non plus que mentionner la distribution solennelle qui a eu lieu à l'École Normale Jacques-Cartier de Montréal.

A ces fêtes en ont succédé d'autres, d'un caractère plus modeste; mais qui n'en ont pas moins leur charme et leur beauté: tous nos principaux villages, toutes nos petites villes s'associent à ces joies de famille; Terrebonne, St. Vincent de Paul, St. Hyacinthe, l'Assomption, Ste. Thérèse montrent, avec un juste orgueil, des établissements qui rivalisent pour la bonne tenue, pour la solidité des études, pour le même esprit national et catholique, qui a toujours été l'honneur de nos institutions.

De ces collèges, les uns sont nouveaux, d'autres comptent déjà de longs services rendus; tous sont également dignes de l'attention et de la bienveillance publique, car ils concourent au même but, et dirigent leurs efforts vers une même fin, patriotique et religieuse.

A Montréal, à l'heure où cette chronique sera lue, tous les établissements d'instruction auront ouvert leurs portes, pour laisser échapper ces essaims gracieux d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, qui sont l'orgueil des mères, la joie du foyer domestique; qui ravissent et consolent; qui sont, à la fois, un gage d'affection et une douce espérance.

Le collège de Montréal et le collège Ste. Marie ont fait le même jour leurs distributions de prix, auxquelles se pressait un public d'élite, avide d'encourager de sa présence la génération nouvelle, qui se prépare par de solides études à entrer dans la vie, à servir sa religion et son pays, et à se montrer digne des générations qui ont passé avant elle. Mgr. présidait aux deux cérémonies.

Mais les fêtes les plus charmantes sont, sans aucun doute, celles de la Congrégation de Montréal, du Couvent de Maria-Villa, et de celui du Sacré-Cœur, ainsi que celles des Couvents de St. Laurent et de Longueuil: il semble, en effet, qu'il y ait quelque chose de plus touchant dans tout ce qui se rapporte à ces enfants aimables, dont la vertu est la plus belle parure, et dont la douce influence laisse, dans la famille et dans la société, des traces si profondes.

Pour résumer, en un mot, notre impression, notre pays peut être fier de posséder un pareil ensemble d'institutions, où tout enseignement est fécond parce qu'il est placé sous l'égide tutélaire de la pensée religieuse.

Le 7 juillet, avait lieu dans l'Eglise paroissiale de Montréal une cérémonie religieuse dont nous voudrions pouvoir rendre à nos lecteurs un compte détaillé. S. G. Mgr de Montréal administrait le sacrement de la confirmation à 1000 enfants d'origine canadienne. Le même jour, il confirmait à l'Eglise St. Patrice 3 à 400 enfants d'origine irlandaise.

Ces deux églises avaient revêtu, dans cette occasion, leurs plus beaux ornements; elles allaient être témoins du renouvellement des vœux qui font le catholique; et, en retour desquels, Dieu communique à l'âme une force supérieure aux dures épreuves de la vie.

Dans ces jours, tout est joie; le cœur tressaille, et l'âme émue ne laisse passage qu'à l'espérance; mais, plus tard, lorsque l'horizon s'assombrit; lorsque, suivant la parole de l'Écriture, la vie devient un combat; le cœur s'élève et se retrempe à ces grands souvenirs; il trouve une force dans les lieux sacrés qu'il a formés; il est armé pour le combat; et, à la place des espérances trompées de la terre, il entrevoit les promesses éternelles, qui sont la récompense de sa fidélité.

Cette *Chronique* se tiendra rigoureusement à l'écart de l'arène politique; en enregistrant les faits qui sont du domaine de l'histoire, elle se bornera au rôle modeste de narrateur.

Depuis le jour où le parlement a décidé de choisir, de nouveau, Québec pour la capitale temporaire du Canada, l'opinion s'est préoccupée de connaître le jour où cette décision serait mise en force.

Nous n'avons pas à raconter les arrangements pris dans la noble cité, qui domine des lieux à jamais historiques et le cours majestueux du St. Laurent, pour établir les diverses branches de l'administration publique. Il nous suffira d'ajouter que, d'après des renseignements qui peuvent être regardés comme authentiques, le bureau des travaux publics a été fermé, à Toronto, le 14 de ce mois pour s'ouvrir à Québec le 25 et le déménagement du mobilier commençait aussitôt.

Plus d'une famille de notre pays attend avec impatience le retour, parmi nous, de ceux que tenaient éloignés des occupations publiques: et plus d'un employé sera heureux de se retrouver au milieu des siens, de ses amis et de ses proches, sur la terre de ses souvenirs et de ses affections.

L'attention du monde est tellement suspendue aux événements dont l'Italie est aujourd'hui le théâtre que l'on pardonnera la témérité de cette *Chronique*, si elle tourne un instant les yeux vers ce grand spectacle.

Nos lecteurs savent que, le 28 juin, les Français ont traversé le Mincio, après avoir gagné la bataille à laquelle les bulletins Français ont donné le nom, désormais historique, de Solferino. Après une lutte telle que l'Europe n'en avait pas vu depuis plus de 40 ans, les Autrichiens se sont retranchés dans le quadrilatère formé par les quatre forteresses de Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnano.

Les deux armées reçoivent chaque jour des renforts formidables; la France dirige ses meilleurs soldats vers les plaines de la Vénétie; et l'occupation de Radstadt et de quelques forteresses fédérales par les Prussiens, a permis à l'Autriche de disposer de 75,000 vétérans, dont chacun compte, au moins, 8 années de service.

Tous les cœurs catholiques unissent leurs prières pour que le Dieu qui dispose des Empires et qui tient dans sa main le cœur des rois, rende bientôt la paix à ce pays désolé par la guerre.

Qu'il nous soit permis de détourner nos regards de

ce sanglant et douloureux spectacle pour enregistrer les témoignages suivants que nous empruntons à l'*Univers* et qui font honneur aux sentiments de piété de l'armée française.

Nous recopions donc textuellement les deux lettres suivantes:

Chateauroux, le 16 Juin.

“ Je récitais hier l'office des morts dans l'Eglise de Saint Martial, sur le cercueil d'un pauvre épileptique décédé au dépôt de mendicité. J'étais seul, hélas! à prier, le défunt n'ayant en ce pays ni parents ni amis pour entourer ses débonnaires mortelles. Quatre Chasseurs d'Afrique, de passage à Chateauroux, faisant partie du troisième bataillon, et portant tous quatre sur la poitrine les noms glorieux de “ l'Alma, “ d'Inkerman et de Sébastopol,” entrèrent alors dans l'Eglise déserte. Cette solitude autour de ce cercueil les touchait-elle et leur mit-elle au cœur un sentiment de religieuse pitié? je le pensai avec attendrissement et reconnaissance. Ils s'agenouillèrent et restèrent ainsi prosternés jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre. Quand le convoi partit, tous quatre se levèrent; je n'en espérais pas davantage et j'aurais voulu pouvoir les remercier au nom de Dieu de ce qu'ils venaient de faire. Mais quelle ne fut pas ma pieuse surprise de les voir se placer derrière la voiture de deuil et la suivre avec recueillement, le képi à la main! Ceux qui les virent ainsi passer purent croire qu'ils accompagnaient un parent, un ami, un frère d'armes; je savais qu'il n'en était rien. Ils revenaient, eux, de Toulouse, et n'étaient arrivés que depuis quelques heures à Chateauroux avec leur bataillon, et le pauvre défunt, habitant du dépôt de mendicité depuis plusieurs années, natif de quelque coin du département de l'Indre, leur était à coup sûr parfaitement inconnu. Quand nous eûmes parcouru douze ou treize arpents qui séparent la paroisse du cimetière, (notez que ces bons militaires venaient de faire une longue étape,) et que nous fûmes arrivés au bord de la tombe, ils fléchirent le genou sur la terre sainte; un soldat du train des équipages, en garnison à Chateauroux, s'était joint à eux; tous cinq, dans un recueillement parfait, récitèrent alors des prières pendant que j'achevais la cérémonie. Celui des cinq, que je remarquai plus pieusement absorbé dans sa prière, avait, suspendue à côté de la médaille de Crimée, la glorieuse médaille militaire.

“ Je sortais du cimetière quand l'un d'eux, s'approchant en me saluant, me fournit l'occasion que je désirais de les féliciter tous de leur admirable conduite: “ Vous venez de faire une bonne action, leur dis-je; Dieu vous bénira, mes braves amis, d'avoir accompagné ce pauvre délaissé jusqu'à sa dernière demeure.”

“ Que voulez-vous, Monsieur l'abbé, me fut-il répondu, nous avons vu que personne n'était là pour suivre le cercueil; cela nous a fait de la peine; alors nous avons pensé qu'un jour aussi, peut-être, nous pourrions bien descendre abandonnés dans la terre et nous nous sommes réunis à vous, dans l'espérance que le bon Dieu inspirerait à quelques autres la bonne pensée de venir jeter de l'eau bénite “ sur notre tombe, et réciter une prière pour le repos “ de nos âmes!”

Je leur serrai la main, en leur souhaitant toutes les bénédictions du Ciel. J'avais des larmes dans les yeux et la plus douce des émotions dans le cœur.

“Urago d'Oglio, 15 Juin 1859.

“Nous avons campé hier dans l'intérieur des cours du “sanctuaire de la Vierge Marie de Caravaggio,” un des pèlerinages les plus en vogue de la Lombardie. L'Eglise est magnifique, et la chapelle des miracles, qui se trouve sous le maître-autel, a vu passer toute la brigade, soldat par soldat, officier par officier, venant faire toucher par la Vierge de Caravaggio une médaille achetée à la porte. Les bancs de l'église ont été souvent garnis, et j'ai vu des Turcos, (1) entraînés par l'exemple, acheter les médailles, les faire bénir et se les passer au cou. Je puis l'assurer “qu'on ne sait pas ici ce que c'est que le respect humain.” En entrant, en sortant de l'Eglise, où chacun venait faire son petit pèlerinage, on voyait l'officier comme le soldat, faire le signe de la croix, et certes il n'y a eu ni causeries, ni désordre dans ce lieu saint; les prêtres en paraissaient étonnés, malgré l'habitude qu'ils ont à Caravaggio de voir venir en foule les pèlerins laïques.”

Cette dernière lettre est écrite par un officier français; et elle n'est qu'un écho de ces sentiments religieux, qui avaient éclaté d'une manière si merveilleuse pendant la guerre de Crimée.

Ils se sont manifestés, de nouveau, en Italie, dès l'heure du débarquement des troupes Françaises à Gênes.

L'*Armonia*, dans une lettre qui lui était adressée par un ecclésiastique Italien, faisait connaître des faits qui ont été une consolation pour tous les cœurs catholiques: Voici quelques-uns des détails qui y étaient contenus:

“Me trouvant à Gênes au moment du débarquement des premiers soldats français, dans la soirée du 27 Avril, j'entrai en conversation avec quelques-uns d'entre eux et l'un d'eux me dit: “Vous êtes prêtre n'est-ce pas?—Oui, lui répondis-je.—Comprenez-vous le français?—Oui.—Eh bien, ajouta-t-il, j'aurais une affaire à traiter avec vous.—A votre service, s'il est possible.—Je voudrais faire ma confession générale et recevoir la communion avant d'aller à la guerre. Ce n'est pas que j'aie peur, croyez-le bien; j'ai même du courage; mais je peux rester, tout comme un autre sur le champ de bataille, et je veux me préparer avant de paraître devant Dieu.”

“En le félicitant d'une si bonne et si sainte résolution, je lui exprimai mon vif regret de ne pouvoir me rendre à ses désirs, étant étranger au diocèse et obligé de partir le lendemain. Mais nous convînmes à l'instant, et à sa demande, avec un autre ecclésiastique qu'il se trouverait le lendemain, à une heure fixée, dans une église paroissiale voisine.

“Ce militaire, qui de temps en temps, parlait assez bien l'Italien, m'a dit être bachelier ès-sciences et ès-lettres de l'Université de Paris.

“J'ai su également du curé de la paroisse, où il devait accomplir ses devoirs religieux, que beaucoup de soldats s'étaient déjà approchés des sacrements, et que l'Eglise avait été, à cet effet, fournie de plusieurs ecclésiastiques parlant français.

“Je puis ajouter qu'en visitant ces jours derniers les magnifiques églises de Gênes, j'y ai rencontré beaucoup de soldats français et même des *turcos* qui visitaient avec beaucoup de respect et de dévotion, montrant en particulier une confiance spéciale pour les prêtres comme font aussi ceux qui sont à Turin.

“Un autre officier, avec qui je m'entretenais et qui

avait déjà combattu à Rome, en 1849, me dit entre autres choses, que la France était allée à Rome pour rétablir le Saint-Père sur son trône et qu'elle l'y maintiendrait.”

Quelques jours plus tard, la bataille de Magenta venait d'ouvrir aux Français les portes de Milan: le correspondant du *Journal des Débats*, ému par ce saisissant spectacle, recueillait, sur le champ de bataille, avec une juste admiration pour tant d'héroïsme et de simplicité, les anecdotes suivantes:

“Mais que vous dirai-je de nos soldats? Ces lions sont devenus des Sœurs de Charité. Ils vidaient leurs bidons entre les lèvres des vaincus, ils les soulageaient de leur mieux; ils partageaient leur pain avec ceux qui semblaient le moins malades; ils portaient les autres entre leurs bras, et que d'honnêtes paroles, que d'encouragements prodigués dans une langue que ces victimes de la guerre ne comprenaient pas, mais dont ils devinaient le sens par le sourire et le regard qui les accompagnaient! Combien n'ai-je pas vu de voltigeurs qui vidaient leur blague à tabac dans la main d'un blessé... leur blague à tabac, tout leur trésor!

“Non, on ne sait pas ce qu'il y a de bonté dans le cœur de ces hommes!

“Les wagons venant à manquer, on jeta de la paille sur les trucs, et bientôt un pavillon de verdure courbait ses rameaux sur ce lit de misère. Ne fallait-il pas mettre les malheureux blessés à l'abri des rayons brûlants du soleil?

“Tandis que des voltigeurs coupent les branches et les assujettissent sur les trucs, d'autres apportent des seaux d'eau dans lesquels ils ont jeté de l'eau-de-vie et du sucre. Ils en distribuent par tasses à ces blessés qu'une soif inextinguible dévore. D'autres trempent des compresses dans de l'eau fraîche et les étendent sur une plaie saignante qui brûle encore, malgré le pansement. Rien ne les fatigue; ils sont pour les Autrichiens ce qu'ils sont pour leurs camarades. Là-bas, le pillage; ici, l'abnégation. La guerre renferme tout.

“Les officiers Français ont prié les officiers Autrichiens de partager leur déjeuner. Quel menu! un morceau de viande froide et du pain.

“Les chirurgiens allaient et venaient, le tablier blanc à la ceinture. Les brancards passaient sans relâche des wagons aux ambulances. Ah! que de cris arrachés par la douleur! que de gémissements étouffés quand il fallait soulever ces membres brisés, ces corps meurtris!... Tout le sang se fige dans les veines à ce souvenir. On laissait là ceux qui n'avaient plus qu'à mourir; on emportait dans une couverture tenue par les quatre bouts ceux qui ne respiraient plus.

“On venait de placer un capitaine sur un brancard. Tout-à-coup on s'arrêta; l'agonie venait de le saisir. Je verrai longtemps ces moustaches blondes et ces yeux à demi-clos d'où l'étoile se retirait! Un prêtre s'avança et lui donna l'absolution. Toutes les têtes se découvrirent à la fois; un silence profond se fit; l'homme de Dieu approcha l'hostie des lèvres du moribond, qui remuèrent faiblement. Son ordonnance se mit à genoux, enleva une bague des doigts de son maître, les joignit ensemble sur sa poitrine, et le capitaine rendit l'âme dans l'attitude de la prière.”

Au milieu de cet immense deuil, l'Eglise ne se contente pas de prier; mais, avec une admirable charité, elle entoure de sa sollicitude maternelle tous ceux qui courent ces grands hasards; elle fortifie ceux qui vont au combat; elle console ceux que frappe la

(1) Soldats originaires d'Afrique, professant la religion de Mahomet.

guerre impitoyable ; et elle accompagne d'une dernière prière ceux dont la mort a terminé la laborieuse journée.

Elle est hospitalière, comme aux jours où les chevaliers chrétiens unissaient les vertus du prêtre aux mâles vertus du soldat.

Hier encore, dans un modeste village de la Vénétie, un humble prêtre transformait son presbytère en hôpital ; il y recueillait indistinctement des blessés venus de tous les camps ; il y pensait, à la fois, des Français, des Autrichiens, des Italiens ; il déchirait tout son linge pour faire de la charpie ; sachant bien que Dieu rend au centuple ce que l'on fait au malheureux et que la charité ne connaît pas les barrières des nations.

Cette guerre a inspiré à un écrivain catholique des réflexions dont la haute portée n'échappera à aucun de nos lecteurs.

M. l'Abbé Mullois y voit, avec raison, un grand triomphe de l'Eglise.

Eh ! quoi, il y a un demi-siècle à peine, l'impiété croyait pouvoir abattre la puissance éternelle de l'Eglise ; Rome était l'objet de toutes les attaques et de toutes les injures d'hommes que le temps a brisés, et que la génération, venue après eux, n'ose pas avouer.

On prédisait la ruine de Rome, comme la chute d'un monument vieilli, que le moindre vent ébranle, que la moindre secousse peut renverser.

Et voilà que deux des plus grands princes du monde " avant d'en venir aux armes, inclinent leur épée devant le siège de St. Pierre, et se disputent, en quelque sorte, l'honneur de protéger le vicaire de Jésus-Christ."

Qui redira par quelle secrète puissance, par quel dessein providentiel, les injures ont fait place aux respects ; et comment, après ces tempêtes, l'Eglise se retrouve immuable et sereine, bénissant le monde, qu'elle domine de la Croix.

En face de ce grand et consolant spectacle, M. l'Abbé Mullois s'écrie avec raison :

" Je ne m'étonne plus maintenant du calme et de la confiance, de cette immuable sécurité des chefs de l'Eglise romaine. Le monde est bouleversé autour d'eux, ils déplorent les calamités, mais leur âme est parfaitement tranquille. Ils prennent toutes les précautions inspirées par la prudence humaine, mais quand ces moyens sont épuisés, ils se jettent dans les bras de Dieu, et ils s'y trouvent en pleine sécurité, comme l'enfant dans les bras de sa mère. Il n'y a qu'à Rome que l'on puisse bien apprendre à croire à la Providence ; ailleurs, chacun dit volontiers : Confiez-vous à la Providence, abandonnez-vous à la Providence, et nul n'a trop l'air de s'y fier ; à Rome, on vit de la Providence ; c'est elle qui donne le pain quotidien. Il n'y a pas longtemps un prélat écrivait : " Je ne sais ce qui se passe dans les régions supérieures du monde politique, mais ce que je puis assurer, c'est que le St. Père est parfaitement calme, et que ceux qui le croient oppressé par la douleur se trompent étrangement." On parlait des dangers de l'avenir, cet hiver, devant un vénérable cardinal ; on s'inquiétait beaucoup : " Calmez-vous donc, répondit-il, vous parlez absolument comme si Dieu n'était plus là-haut ; il trouvera toujours bien quelqu'un pour protéger son Eglise. Si les puissances catholiques ne veulent pas s'en charger, il nous enverra des protestants, ou des schismatiques ; à l'occasion, il se servirait des Turcs." Remercions la Providence, la France a accepté cette glorieuse mission ; la fille ne pouvait oublier sa mère, et elle s'en acquittera noblement. On

ne connaît pas assez la France, on la juge trop superficiellement. Dans ses moments de paix, elle jette au vent pas mal de paroles légères, d'impiétés et même de blasphèmes par le canal de ses mauvais écrivains ; dans les grandes circonstances elle laisse là impiétés, objections et blasphèmes, et elle s'écrie de la meilleure partie de ses entrailles : " Je crois à l'Eglise romaine."

LECTURE DU R. P. SCHNEIDER,

SUR LES COMETES, LE 12 MAI 1857.

(SUITE & FIN.)

Evidemment l'objection de Messier était insoluble ; cependant Lexell avait si bien calculé son orbite que tous les astronomes furent obligés de convenir qu'il avait raison ; et lui-même convenait qu'il y avait là quelque mystère bien caché.

Cinq ans et demi après cette apparition, c'est-à-dire en 1776, la comète revint, ou du moins fut censée revenir ; car, elle ne fut sur l'horizon que pendant le jour et ne put être vue. Aucun astronome ne douta de ce retour en 1776, l'orbite avait vraiment été calculée par Lexell de manière à ce qu'on ne pût être induit en erreur.

On l'attendit donc patiemment pour son *périhélie* suivant en 1781. Lorsque cette année approche, la comète est solennellement annoncée par les *almanachs* et gazettes, l'attention du monde savant et du monde curieux est grandement excitée. Le printemps se passe... point de comète. L'été se passe... point de comète ; l'automne et l'hiver se passent... la comète ne revient pas. L'an 1782 se passe de même tout entière, et définitivement la comète ne revient pas.

Grand étonnement des savants ! grand désappointement des curieux ! ceux-ci se dédommagèrent par une grêle de plaisanteries et de quolibets qu'ils lancèrent aux pauvres astronomes. Ces derniers, disait-on, avaient rencontré leur *mauvaise étoile* ;... ils auraient dû, disaient d'autres, lui mettre du sel sur la queue, etc., etc.

Les astronomes n'eurent pas d'autre parti à prendre que de chercher par le calcul l'éclaircissement du mystère. Les soupçons étaient de suite tombés sur Jupiter, le tyran de notre système planétaire, qui, par son énorme masse, a déjà joué des mauvais tours à plus d'une comète qui s'étaient trop approchées de lui. Pour savoir au juste à quoi s'en tenir, le problème fut posé : *quelle fut l'orbite de la comète avant 1770 ?*

Et il fut prouvé par le calcul que la comète avait une orbite toute autre avant 1770 ; que jusque-là son orbite avait été, non de cinq ans et demi comme après, mais de cinquante ans, et qu'alors avec cette orbite de cinquante ans sa plus grande proximité du soleil ou sa distance périhélie était de 199 millions de lieues ; ce qui expliquait pourquoi la comète n'avait jamais été vue de la terre.

Il fut prouvé en outre que c'est en effet par l'action de Jupiter que la comète avait subi sa nouvelle orbite de 1770. Car à son périhélie précédent, l'astre était venu en 1767 dans le voisinage de Jupiter qui, par son attraction, l'arracha à son orbite de 50 ans et la lança vers le soleil dans une orbite de 5 ans et demi.

Enfin, il fut pareillement prouvé par le calcul, que la même comète quand elle revenait vers nous pour son périhélie de 1781, passa en 1779, encore plus près de Jupiter, subissant de la part de cette énorme planète une attraction deux cents fois plus grande que celle qu'elle éprouvait de la part du soleil à ce moment-là ; qu'en conséquence, la comète fut arrachée à sa petite orbite et lancée de nouveau dans les espaces avec une orbite d'au moins 20 ans, et une distance périhélie d'au moins 131 millions de lieues, ce qui la déroba de nouveau à la vue de la terre, peut-être pour toujours, ou du moins pendant des siècles ; jusqu'à ce que des circonstances semblables aux précédentes se reproduisent de nouveau. C'est cette même comète qui, dans le temps de son orbite raccourcie, passe plus proche de la terre qu'aucune autre comète connue ne l'a jamais. Elle vint à la distance de cinq ou six cent mille lieues. Elle fut retardée par la terre de plusieurs jours ; mais la terre n'en fut pas retardée d'une seconde ; ce qui est une preuve certaine qu'elle avait très peu de masse ou de pesanteur. Elle ne causa pas non plus le moindre dérangement dans les satellites de Jupiter, qui sont cependant très-petits.

Pour compléter nos notions sur les comètes à courtes périodes et pour confirmer les singuliers résultats des calculs astronomiques que je viens de mentionner, je vous citerai, Messieurs, les paroles de l'illustre astronome *Leverrier* au sujet d'une autre comète, appelée *comète de Vico*, parce qu'elle fut découverte par ce Père en 1844. Sa période est aussi de 5½ ans :

« Cette comète, dit donc *Leverrier*, a pu comme les autres à courtes périodes, nous venir des régions les plus éloignées de l'espace et être fixée parmi les planètes sous l'influence puissante de Jupiter. Sa venue remonte, sans aucun doute, à plusieurs siècles. Depuis cette époque, elle est passée bien souvent dans le voisinage de la terre, mais on ne l'a observée qu'une seule fois dans les siècles passés, 166 ans avant l'apparition de 1844. »

« Cette comète parcourra fort longtemps encore l'orbite restreinte que nous lui voyons parcourir aujourd'hui. Dans un certain nombre de siècles toutefois, elle atteindra de nouveau l'orbite de Jupiter dans une direction opposée à celle par laquelle elle a pu arriver dans le système planétaire, et son cours sera certainement encore une fois altéré. Peut-être même Jupiter la rendra-t-il aux espaces auxquels il l'avait dérobée. » (*Leverrier, mémoire sur la marche des comètes, — comptes rendus de l'Académie des Sciences 1847.*)

Tout ce que je viens de vous exposer, Messieurs, est déjà bien capable de vous prouver combien la prédiction d'une apparition de comète est une chose difficile, à moins que la comète ne soit déjà revenue plusieurs fois.

Pour dernier trait, je vous citerai les paroles de deux autres astronomes de Paris, MM. *Laugier* et *Mauvais* qui parlent ainsi dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences 1847 :

« Personne n'ignore qu'une courte apparition et des observations peu précises peuvent donner lieu à plusieurs orbites, assez semblables quant à la position du plan, à la distance périhélie et à l'orientation du grand axe ; mais très-différentes quand à la longueur de cet axe. Ainsi, relativement à la comète de 1843, n'avions-nous pas démontré que plusieurs orbites fort dissimilaires quant au grand axe, pouvaient également représenter les observations ? Nous avons en effet, pour cette comète de 1843, calculé successivement une parabole, une el-

lipse de 175 ans et une ellipse de 35 ans de révolution. Ajoutons-y l'orbite hyperbolique calculée par M. *Encke* et nous aurons toutes les variétés possibles dans la forme des orbites, qui peuvent très-bien, les unes et les autres, représenter des observations même excellentes, quand le temps de l'apparition a été court. »

Vous l'avez entendu, Messieurs, de la bouche de deux grands astronomes, cette belle comète de 1843 qui était assurément bien visible et qu'on a vu pendant plusieurs mois et qui a été examinée avec tous les raffinements de la science astronomique moderne, on ne sait pas si elle reviendra dans 35 ans ou bien dans 175 ans, ou bien même si elle reviendra jamais ; car si elle décrit une parabole ou une hyperbole nous pouvons bien être certains qu'elle ne fera plus jamais visite à notre soleil.

Eh bien ! Messieurs, je vous le demande, le fameux astronome Allemand, qui fait trembler le monde depuis quelques mois, pour pouvoir prédire que la comète de *Charles-Quint* viendrait heurter la terre le 13 juin de cette année, n'a-t-il pas dû avoir pour cela des données extrêmement positives, par suite d'observations très-nombreuses et très-minutieuses, et encore alors ne sera-ce vraiment pas merveille qu'il osât fixer le jour et même qu'il osât fixer le mois, quand il s'agit d'une comète dont la période serait de 300 ans ! Or, d'après quelles données si positives a-t-il pu établir ses calculs ? En peut-il avoir d'autres que les observations qui ont été faites par les astronomes du temps de *Charles-Quint*, ou du temps de l'apparition précédente ? A-t-on pu y ajouter d'autres observations depuis, puisque la comète n'est pas revenue ? Et si les observations faites du temps de *Charles-Quint* sont peu exactes, ont-elles pu devenir meilleures depuis ce temps-là ? Eh bien ! voici ce que de grands astronomes ont pensé de ces observations et de la certitude du retour de la comète en question. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le célèbre astronome *Lalande* à la fin du siècle dernier.

« Il y a encore deux comètes dont on croit connaître la période. La première est celle qui parut en 1532 et en 1661, mais on ne l'a point vue ni en 1789, ni en 1795, ce qui fait douter de cette période. La seconde est celle qui a paru en 1264 et en 1556 (du temps de *Charles-Quint*) ; et celle-là, on l'attend pour 1848. Mais les observations de 1264 sont bien imparfaites, pour pouvoir assurer son retour. »

Et qu'en pense *Sir John Herschel* ? Regarde-t-il le retour de cette comète comme tout-à-fait certain ? Voici ce qu'il en écrivait en 1848. (*Outlines of Astronomy.*)

« Une autre grande comète dont le retour a été annoncé par plusieurs astronomes comme très-probable pour cette année-ci 1848, est celle de 1556 qui, selon quelques historiens, fut cause de l'abdication de *Charles-Quint* par la terreur qu'elle lui inspira. On présume (this comet is supposed) que cette comète est la même qui avait paru en 1264, et qui fut mentionnée par plusieurs historiens et aussi observée en Chine. Cette conclusion, quant à l'identité, repose sur des observations telles quelles, qui ont été mentionnées. Cette identité est très-probable et quoique jusqu'à ce jour où nous écrivons ceci, aucune comète semblable ne se soit montrée, il faut attendre encore au moins un an avant de prononcer que son retour est désespéré. » Il écrivait cela en 1848 !

Et voilà dix ans qu'on l'attend ! Et non seulement l'on ne désespère pas de son retour ; mais avec des observations qui sont bien imparfaites, avec des ob-

servations telles quelles, l'on vient nous fixer non seulement l'année, mais encore le mois, le jour, et même l'heure et la minute de son retour ! Une seule minute de différence est beaucoup plus qu'il ne faut pour empêcher un choc, puisqu'une minute suffit pour mettre entre les deux astres une distance d'un millier de lieues ! Et c'est à un astronome qu'on attribue une annonce pareille ! Cet astronome ne saurait-il pas combien ses confrères se sont déjà trompés dans leurs prédictions sur les comètes, même avec de bonnes observations, mêmes avec des observations excellentes ? Ne sait-il pas que la comète de 1729 a été observée pendant six mois, par trois astronomes, et qu'ils ont donné tous les trois des observations différentes ? Ne sait-il pas qu'il en est de même pour cinq ou six autres comètes comme le remarque Franckeur ?

En vérité, Messieurs, dans le cas dont il s'agit, ce n'est pas un astronome qui pouvait faire une pareille prédiction pour le 13 juin ; il fallait un prophète ou tout au moins un sorcier et l'on peut être astronome allemand sans être ni l'un ni l'autre.

II

Une comète peut-elle rencontrer la terre et qu'arriverait-il ?

J'ose espérer, Messieurs, que dans la nuit du 12 au 13 juin prochain, vous dormirez aussi tranquilles que dans toute autre nuit de l'année.

Mais n'est-il cependant pas possible, me demandera quelqu'un, qu'une comète quelconque vienne heurter la terre, et dans ce cas qu'elle amène la fin du monde ?

Assurément, Messieurs, puisque les comètes se meuvent dans toutes les directions imaginables, et qu'elles traversent constamment notre système solaire il n'est aucun point de ce système où elles ne puissent arriver ; il est donc possible qu'une comète arrive à un point de l'écliptique où la terre se trouve précisément alors.

Nous sommes donc exposés, il faut le reconnaître, à rencontrer la queue ou la nébulosité d'une comète ; nous sommes exposés aussi à être heurtés par le noyau, si toutefois ce noyau est solide.

Ne craignons pas d'envisager tous ces dangers en face, et voyons de près ce qu'il y a à craindre, et jusqu'à quel point. Nos souvenirs d'enfance doivent nous rappeler que les fantômes les plus effrayants deviennent risibles, dès qu'on les approche.

Et d'abord, notre terre périrait-elle, si elle passait par la queue d'une comète ? Arago nous répond : "Le passage de la terre dans la queue d'une comète est un événement qui doit arriver plusieurs fois dans un siècle. Si cela, par exemple, n'a pas eu lieu en 1819 et en 1823, ce ne pourrait être, qu'à raison d'une circonstance purement accidentelle, c'est-à-dire à cause d'une trop petite longueur dans les queues des comètes de ces deux années ; car l'une et l'autre se trouveront pendant quelques heures exactement dirigées vers nous."

La terre a donc déjà passé bien des fois par des queues de comètes, sans que le genre humain ait été anéanti, sans même que personne s'en soit aperçu. Eh bien, Messieurs, s'il se présente une queue de comète à traverser, nous passerons intrépidement.

Nous ne l'apprendrons même probablement qu'après coup ; et c'est là une preuve de plus de l'extrême ténuité de la vapeur cométaire, qui à cause de sa

légèreté, ne peut pas descendre jusqu'à nous et se borne à se mêler aux couches tout-à-fait supérieures de notre atmosphère.

Comme la matière de la chevelure est la même que celle de la queue, nous n'avons pas à nous mettre beaucoup plus en peine de la rencontrer ; et comme il y a beaucoup de comètes qui n'ont qu'une chevelure, sans aucun noyau solide, nous pouvons hardiment effacer celles-là de la liste de nos sujets de terreur, aussi bien que toutes les queues possibles.

Mais, me crie-t-on, et les comètes qui ont un noyau solide ! Et s'il y a de ces noyaux qui soient aussi gros que la terre !

Assurément, Messieurs, si une comète venait nous heurter en plein, avec un noyau aussi gros et aussi lourd que la terre, ou même bien moindre, notre pauvre terre passerait un bien mauvais quart-d'heure.

Ce que nous pouvons nous imaginer de la rencontre de deux locomotives, sur un chemin de fer, lancées l'une contre l'autre avec une vitesse de 20 lieues à l'heure, ne serait qu'un jeu en comparaison du choc de deux globes comme la terre, lancés avec une vitesse de plus de 400 lieues par minute. Car c'est avec une semblable vitesse que la terre se meut continuellement autour du soleil. Heureusement que c'est le bon Dieu qui se charge des frais de transport.

Si la terre n'était pas brisée en morceaux par un choc pareil, c'est qu'elle serait assurément bien solide.

Si, sans la briser, la comète la heurtait de manière à l'arrêter subitement dans sa course comme fait une boule qui en frappe une autre qui vient tout droit vers elle ; alors, Messieurs, si nous survivions au choc, comme la force d'attraction du soleil ne serait plus contrebalancée par la force centrifuge, nous partirions immédiatement et tout droit vers le soleil ou nous arriverions juste après 63½ jours de voyage.

Vous voyez qu'il y aurait bien le temps de se préparer à mourir, surtout comme il n'y aurait pas de testament à faire.

J'ai dit toutefois, si nous survivions au choc, ce qui est fort peu probable, je l'avoue. Il est facile d'imaginer qu'un choc pareil produirait un effroyable tremblement de terre universel. Et l'immense océan qui est à la surface de la terre, resterait-il en place ?

Supposez un waggon plein d'eau sur le chemin de fer ; si la vitesse qui lui est imprimée est progressive, le wagon pourra atteindre une grande rapidité sans que le liquide se répande. Mais supposez tout-à-coup un rocher au milieu du chemin. Le wagon est subitement arrêté ; mais le liquide qui n'est que superposé, continue à s'élaner avec la vitesse qu'il avait avant le choc et il se précipite en avant. C'est aussi ce qui arriverait à l'océan dans le cas d'un choc subit. Si une comète d'une masse suffisante, dit Arago, en venant à la rencontre du globe l'arrêterait subitement, tous les corps déposés à sa surface tels que les corps animés, nos voitures, nos meubles, tous les objets enfin qui ne sont pas implantés dans le sol, seraient lancés en avant, avec la vitesse dont ils étaient donés, c'est-à-dire de 3 lieues par secondes. Pour ce qui est des eaux de l'océan, puisqu'elles sont mobiles et que rien ne les lie à la portion solide de la terre, elles seraient aussi projetées en bloc vers le point percussonné. Cette effroyable masse liquide renverserait dans sa course impétueuse tous les obstacles qu'elle rencontrerait. Elle dépasserait les sommets des plus hautes montagnes, et dans ses

mouvements de reflux, elle produirait des bouleversements à peine moindres.

Il y aurait sans doute des effets semblables, mais dans des proportions un peu moindres, si la comète, sans arrêter la terre tout à fait, diminuait sensiblement sa vitesse.

Tous ces résultats rappellent tellement le déluge, que la question a été posée sérieusement par plusieurs astronomes, si le déluge du temps de Noé n'a pas été occasionné par un choc de comète, d'autant plus que ce même choc aurait pu expliquer pourquoi l'axe de la terre est incliné.

A cette question les savants sont obligés de répondre que la chose sans doute *peut* avoir eu lieu de cette façon, mais que *rien ne prouve* qu'il en soit ainsi.

Non, Messieurs, rien absolument ne prouve que la terre ait été heurtée par une comète depuis qu'elle existe, et toutes les preuves qu'on a mises en avant ont été reconnues vaines.

De grands malheurs aussi pourraient résulter pour la terre, il faut le reconnaître, si une comète, sans la toucher précisément, venait passer à une grande proximité. "Ainsi, dit Lalande, *une comète de la grosseur de la terre* qui serait seulement à 13,290 lieues de nous, aurait la force nécessaire pour produire dans les eaux de la mer une marée ou une élévation de 2000 toises; et *si elle restait assez longtemps*, elle pourrait submerger les quatre parties du monde."

Oui, Messieurs, sans doute, tout cela peut être admis; mais que de suppositions n'est-on pas obligé de faire pour nous donner ces terribles résultats! On suppose des comètes qui aient un noyau aussi gros et aussi lourd que la terre; mais y a-t-il une seule comète pareille? Est-on même certain qu'il existe des noyaux de comètes qui aient la millième ou même la dix millième partie de ce poids?

En est-il qui aient même la millièmième partie de ce poids ou un poids quelconque qui serait vraiment dangereux pour la terre? Je ne puis sans doute pas assurer que non; mais aussi rien *ne prouve* qu'il y en ait. Tout ce que l'on connaît, en fait de comètes, tendrait au contraire plutôt à prouver que ces astres n'ont point de masse considérable. Ainsi aucune comète, absolument aucune, n'a jamais exercé d'attraction sensible ni sur la terre, ni sur la lune, ni même sur les petits satellites de Jupiter, quoique les comètes elles-mêmes soient continuellement impressionnées par l'attraction de ces astres.

Elles sont impressionnées par bien moins encore. L'éther lui-même, malgré sa subtilité comme infinie, est un véritable obstacle à la course des comètes, à cause de leur incomparable ténuité et légèreté, tandis qu'il n'oppose pas la moindre résistance aux planètes, pas même une résistance qui devienne sensible par un millièmième de seconde après des milliers d'années.

Ainsi la comète d'Encke, ou à courte période, va continuellement en se rapprochant du soleil et finira même par y tomber. Sa révolution est déjà de plus de deux jours plus courte qu'au commencement de ce siècle et elle va sans cesse en diminuant. Comment ce résultat peut-il être produit, par la résistance de l'éther qui remplit les espaces? cela est facile à comprendre, si l'on fait attention que tout ce qui ralentit la marche d'un astre, diminue sa force centrifuge. Mais dès que la force centrifuge est diminuée, comme elle seule contrebalançait la force centripète, l'astre se rapproche nécessairement du soleil et décrit une orbite plus petite. Il est encore d'autres comètes

que les astronomes considèrent comme devant tomber dans le soleil, d'ici à un certain nombre de siècles.

Plusieurs grands astronomes se sont même hasardés à affirmer que c'était-là un moyen, trouvé par la Providence, pour entretenir la vivacité des feux du soleil, et que celui-ci, pour ne point s'épuiser à la longue, et comme pour se nourrir, avait besoin de temps à autre, d'avaler une couple de comètes.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que si les comètes rencontrent un obstacle considérable dans leur course, là où les planètes n'en rencontrent absolument aucun, il y a une différence comme infinie entre la masse ou pesanteur des unes et des autres.

C'est absolument comme si du haut des tours de Notre-Dame, vous laissiez tomber un *boulet de canon*; il tomberait presque avec la même rapidité que s'il n'avait pas l'air à traverser. Mais laissez tomber maintenant un *paquet de duvet* ou de *ouate*, et vous verrez comme il tombera lentement, à cause de l'air qui ici fait obstacle. Pourquoi? uniquement parce qu'il est plus léger que le boulet.

Mais admettons même, Messieurs, si vous le voulez, quoique nous le fassions uniquement par courtoisie pour ceux et celles qui ont peur des comètes, qu'il en existe qui aient des noyaux d'une masse considérable, et considérons comme certitude ce qui n'est qu'une hypothèse doublement gratuite, à savoir que d'ici à un an, une comète avec un noyau aussi gros que la lune doit venir s'approcher du soleil en deça de l'orbite terrestre. Assurément avec cette double supposition, cette comète *pourra* rencontrer la terre et la faire périr; mais je dis que le danger est si petit, qu'il est parfaitement ridicule d'en avoir peur, au moins pour un homme tant soit peu raisonnable.

Voici ce que disent à ce propos nos plus grands astronomes :

"Parmi les comètes que nous connaissons, dit Lalande, il y en a quelques-unes qui *pourraient* rencontrer la terre, si celle-ci se rencontrait *dans le nœud au moment précis* où la comète y passera, et que le nœud fut alors *précisément* sur la circonférence de l'orbite terrestre. Mais la réunion de ces circonstances est si difficile, que l'on a dû regarder comme une *folie* la terreur générale qui s'était répandue au mois de mai 1775, à l'occasion de mon mémoire." (Abrégé d'astronomie.)

"Après avoir reconnu, dit Arago, la *possibilité* d'un choc, hâtons-nous de dire que sa probabilité est *excessivement petite*. Cela paraîtra évident au premier coup-d'œil, si l'on compare l'immensité de l'espace dans lequel notre globe et les comètes se meuvent, au peu de volume de ces corps.

Le calcul mathématique permet d'aller plus loin; il fournit l'évaluation numérique de la probabilité en question, dès qu'on fait un hypothèse déterminée, sur le diamètre du noyau de la comète. Supposons donc une comète dont le noyau aurait un diamètre égal à celui de la lune; le calcul démontre que sur 281,000-000 de chances, il n'y en a qu'une de défavorable; qu'il n'y en a qu'une seule qui puisse amener la rencontre des deux corps. Le danger de mort qui résulterait pour chacun de nous de cette comète, serait exactement égal à la chance qu'il courrait s'il n'y avait dans une urne qu'une seule boule noire, sur un nombre total de deux cent quatre-vingt-un millions de boules, et que sa condamnation à mort dût dépendre de la sortie de *l'unique boule noire du premier tirage*! assurément tout homme qui consent à faire usage

de sa raison, quelqu'attaché qu'il soit à la vie, se rira d'un si faible danger."

Vous le remarquez bien, Messieurs, la sortie de la boule noire, au premier tirage, est possible; mais il y a à parier 250,999,999 contre un que cela n'arrivera pas, et que la première boule qui sortira sera une autre que la noire.

Il y a une foule de dangers qui sont incomparablement plus probables pour vous, que le danger provenant d'une comète. Il est mille et mille fois plus probable que vous périrez dans vos maisons par suite d'un tremblement de terre; et cependant vous dormez tranquillement dans vos maisons, et vous avez bien raison; parce que ce danger quoique beaucoup plus probable que l'autre, est cependant encore très-peu probable. Effacez donc à tout jamais les comètes de la liste des objets dont il vous est permis d'avoir peur.

Cette peur, après ce que je viens de dire, ne se comprendrait pas chez un homme raisonnable, mais bien moins encore chez un chrétien.

D'après ce que nous avons vu plus haut, il serait à peu près impossible qu'une comète heurtât la terre, sans que celle-ci éprouvât un nouveau déluge; or, le chrétien sait que la terre ne périra plus par un déluge; il en a pour garant la promesse de Dieu.

Un chrétien ne sait-il pas encore que c'est le même Dieu qui a fait la terre et les comètes, et que c'est lui qui a assigné à chaque comète la courbe qu'elle devait suivre, prévoyant de toute éternité la place que chacune occuperait dans l'espace, à chaque jour, à chaque minute, à chaque seconde, pendant des milliers et des milliers de siècles?

Un chrétien ne sait-il pas que l'existence du genre humain sur la terre n'est subordonnée à aucun hasard? Que pas un cheveu de notre tête ne peut tomber, sans la permission du Père Céleste? Que Dieu veuille, comme un père, sur tous les hommes qui sont ses enfants? Qu'une mère veuille avec moins d'amour sur le berceau de son enfant, que Dieu ne veuille sur cette terre qui est le berceau de ses élus bien aimés? Oui, berceau véritablement chéri, que le bras de Dieu balance amoureusement dans l'immensité des espaces!—Sans doute le monde finira, mais pas de sitôt, Messieurs; le nombre des élus n'est pas encore au complet; les signes avant-coureurs que Dieu nous a annoncés, afin que nous ne véussions pas toujours dans la crainte, n'ont point encore paru, et ce n'est probablement pas nous qui en serons jamais les témoins. Laissons donc passer les comètes et reposons-nous avec confiance sur le sein du Dieu de miséricorde et d'amour.

Bien plus, s'il paraît quelqu'une de ces merveilleuses comètes, voyons en elle une œuvre de la puissance de notre Dieu; saluons-la, comme un messenger radieux que le Père Céleste nous envoie pour nous faire penser à lui et nous parler de son amour. Ainsi, l'ignorant et le petit enfant, s'ils sont chrétiens, se trouveront encore plus rassurés que les plus grands savants, et nous répéterons ces belles paroles du prophète et du poète :

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie,
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants,
Elle éclaire la jeunesse

Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

ETUDES SUR JEANNE D'ARC,

Par M. Desmazures, Ptre. de St. Sulpice, le 17 Mai 1859.

INTRODUCTION.

(Analyse. Suite.)

Les adversaires et les admirateurs de Jeanne d'Arc en ne consultant que ses historiens hostiles, ou quelques traditions populaires, ne présentaient qu'un type dénué de vérité et de ressemblance.

Les Anglais, après le bûcher de Rouen, ne trouvant pas leur vengeance suffisante, calomnièrent et cherchèrent à avilir leur victime, l'accusant d'abord de magie et de sorcellerie, et quand cette imputation ne fut plus tenable, ils donnèrent la pure et sainte jeune fille pour une aventurière, du caractère le plus méprisable.

On trouve des traces de cette persistance de la haine, jusque dans les plus récents livres élémentaires des écoles anglaises, telles que l'histoire de Goldsmith, et il semble même qu'un illustre et pieux auteur d'une grande histoire nationale n'ait pas su se défendre de ces préventions odieuses.

Or, tandis que les écrivains anglais refusaient avec tant de persistance, à reconnaître même une seule vertu en celle qui leur avait fait tant de mal, et qui avait porté des coups si terribles à leur domination; pendant ce temps-là en France, les vertus même et la sainteté éminente de Jeanne d'Arc l'exposèrent à toute la rage et la fureur des prétendus philosophes du XVIIIe siècle, ennemis déclarés de la religion qui avait fait sa gloire. Ils commencèrent par rejeter l'inspiration divine, mais ils ne s'en tinrent pas là, et Pon sait, ainsi que le dit Mgr. Dupanloup, à quel outrage est descendue la plus ignoble poésie qui soit jamais sortie de la verve honteuse d'un esprit sans cœur.

Mais c'est précisément dans ces attaques que nous voyons une preuve de tout le merveilleux et de la beauté de cette histoire :

“ De là la rage des impies du dernier siècle contre la mémoire de l'héroïne d'Orléans, nous dit Charles Nodier, pourquoi ces philosophes ont-ils avili la plus pure renommée de notre histoire, eux, les prétendus amis de la patrie, de la nation, du peuple; pourquoi leur acharnement contre la libératrice du pays, le fléau de la domination anglaise, la petite fille du peuple, si ce n'est qu'ils craignaient de trouver Dieu, dans le mot de cette mission merveilleuse.”

Il paraît même qu'il y a eu encore un autre motif, qu'il est assez curieux et intéressant de faire connaître et qui répand un nouveau jour sur le caractère des philosophes : “ Voltaire, nous dit Charles Nodier, comprit très bien qu'il n'y avait ni de plus beau, ni de plus grand sujet d'épopée, que Jeanne d'Arc, mais d'une part n'en voulant pas, à cause de la gloire qui en rejaillirait sur cette religion qu'il abhorrait, et en même temps effrayé du parti qu'en pourrait tirer un jour le génie éclairé par la foi, il crut agir habilement en le flétrissant dans sa fleur, en lui ravissant ce charme délicat qu'il est si facile de détruire en France, qu'une plaisanterie altère et qu'une équivoque avilit. Et qu'importe, continue

« L'illustre académicien, que le génie dépensé à une telle infamie, quelle gloire littéraire peut compenser la gloire morale et la gloire historique d'une nation, il vaudrait mieux que tous les beaux arts périssent chez un peuple plutôt qu'un seul sentiment honorable, plutôt qu'une seule idée noble !

« Que serait-il arrivé à Rome lorsque le patriotisme y existait encore du temps de Scipion et de Caton, si un poète avait fait le même outrage à la mémoire de Lucrèce ou de Clélie, toutes deux si peu dignes d'ailleurs, de soutenir la moindre comparaison avec Jeanne d'Arc ? Il eût été précipité dans le Tibre, non de couleuvres vivantes comme un parricide public, comme l'assassin de la gloire de Rome ; nos patriotes ne se sont pas montrés si sévères, mais aussi quels hommes que nos patriotes ! »

Après les ombres et les nuages accumulés par la haine et l'impunité, le jour de la justice est enfin arrivé pour la mémoire chérie de cette héroïne glorieuse. Les Anglais eux-mêmes se sont pris à admirer et à respecter celle qu'ils avaient poursuivie si longtemps de leur ressentiment. Un des poèmes les plus célèbres en Angleterre, depuis le commencement de ce siècle, est une glorification de Jeanne d'Arc, par Robert Southey, regardé dans sa patrie comme l'un des poètes les plus illustres des derniers temps.

L'esprit a tellement changé, même dans les classes non lettrées et où il semble que les préjugés soient plus enracinés, qu'il y a déjà près de cinquante ans, un auteur dramatique ayant fait représenter à Londres, un drame sur Jeanne d'Arc, qu'il avait terminé par une scène assez singulière où l'on voyait l'héroïne d'Orléans, tomber après sa mort, entre les mains des démons qui l'emportaient en enfer ; cette péripétie fut accueillie par de telles huées et de tels cris d'indignation, que le lendemain, on substitua un dénouement tout différent, c'est-à-dire *Jeanne d'Arc* entourée par les Anges après sa mort, et enlevée par eux en triomphe dans le ciel. L'enthousiasme accueillit cette modification ingénieuse et le succès de l'ouvrage fut assuré.

Pendant ce temps là, les esprits revenaient en France à des inspirations meilleures ; les idées religieuses reprenaient cet empire qu'elles n'auraient jamais dû perdre, et elles faisaient rendre justice aux plus belles époques de notre histoire. On se mit aussi à étudier les annales nationales avec plus de zèle et une attention plus sérieuse, et ceux qui exhumaient, de la poussière des vieilles bibliothèques, des documents et des pièces qui y étaient restés ensevelis depuis des siècles, retrouvèrent en particulier sur Jeanne d'Arc les anciens récits, les chroniques du temps si circonstanciées, si détaillées, si naïves et si touchantes, et enfin les pièces des enquêtes et des deux procès, qui à elles seules formaient plusieurs in-folios, remplis des renseignements les plus précieux.

C'est alors qu'on a vu apparaître la vraie Jeanne d'Arc, telle que ses contemporains avaient pu la contempler, avec son innocence et sa piété si tendre, dans ce mélange de qualités et de vertus qui la rendent si remarquable, avec cette fois si profonde et si ferme, ce cœur d'esprit si vil, qui apparaissait à chaque instant en traits éclatants, et enfin ce courage inébranlable et cet élan irrésistible qui exaltait et entraînait tous les cœurs.

Avec les matériaux qui ont été recueillis principalement par MM. Buchon et Quichevat, élèves de l'École des Chartes, et par Guido Goerres, savant illustré de l'Allemagne, nous avons maintenant les éléments de la plus belle épopée qui fut jamais.

En attendant le génie qui sera vraiment qualifié pour entreprendre une aussi grande œuvre, nous allons chercher, dit M. le lecteur, à résumer quelques uns des principaux documents mis en lumière de nos jours.

CHAPITRE IER.

FAITS QUI ONT PRÉCÉDÉ LA MISSION DE JEANNE D'ARC.

Après le grand et pieux règne de St. Louis, en 1270, les Princes qui reçurent la couronne en France, ses enfants mêmes furent bien loin de suivre l'exemple donné par le saint monarque, et crurent qu'il y avait quelque chose de plus sage et de plus salutaire que d'adopter cette belle politique chrétienne, inaugurée par St. Louis avec tant d'éclat et qui répand sur son époque un tel éclat et une telle gloire. En peu de temps on arriva par la domination la plus tyrannique à se faire chasser de la Sicile en 1282 ; en 1303 le petit-fils de St. Louis résistait ouvertement au Souverain Pontife, envoyait contre lui la force armée et faisait souffleter ignominieusement Boniface VIII, un vieillard de 86 ans. Après cet attentat, la race de St. Louis s'éteint sans enfant, il faut recourir à une branche collatérale. Les Anglais objectent que dans leur Roi ils ont le plus proche héritier et ils entrent en France pour n'en plus sortir de longtemps ; viennent alors les plus grands malheurs et les plus grandes humiliations que la France ait jamais essayés, Crécy, Poitiers, Azincourt en 1346, 1350 et 1416, où la France perd sa noblesse, puis tout renom de qualités militaires, et qui pis est, tout sentiment d'elle-même, de son avenir et de sa nationalité. Les vainqueurs grandissent chaque jour, aidés par mille circonstances, la défection des grands vassaux de Flandre, de Bourgogne, de Bretagne, et des 14 provinces réunies sous l'admirable règne de Charles V, de 1360 à 1380, que l'on ne pourra jamais trop admirer, il n'en resta bientôt plus que trois à son malheureux petit-fils, vers 1420.

Le fils du Roi d'Angleterre cependant est proclamé solennellement à Paris, en 1422, en présence des Grands, Corps de l'Etat et des plus grands Fédéraux ; c'était une revanche de ce qui s'était passé sous Philippe Auguste, lorsque son fils Louis qui devait être le père de St. Louis, fut proclamé solennellement par tous les Grands du Royaume à Londres, à la place de *Jean Sans-Terre*, et régna environ 20 mois ; à son tour, l'héritier de France, Roi à peu près sans terre, était appelé par dérision, le Roi de Bourges, où il s'était provisoirement réfugié.

Il ne faut pas s'étonner des facilités que les Anglais trouvèrent en France vers cette grande guerre de 100 ans. D'abord expulsés de toutes leurs possessions Françaises et de la Normandie, qu'ils tenaient par droit d'origine, et de l'Anjou, du Maine, du Roussillon et de la Guyenne qu'ils avaient reçus de l'alliance la plus riche et la plus fortunée, ils retrouvaient dans tous ces pays, leur vieux patrimoine et leur héritage, toute la sympathie qui peut exister entre des parents, entre des compatriotes, entre gens d'une même source et d'une même famille. Qu'est-ce donc lorsque les victoires les plus complètes viennent rappeler tous ces liens. Plusieurs regardèrent leur Souverain comme l'héritier légitime de la Couronne de France, attendu qu'il était par les femmes plus proche parent du dernier descendant, en ligne directe, de St. Louis ; leurs adversaires, il est vrai invoquaient la *Loi Salique*. Mais cette loi, comme toute

autre loi, ne devait pas seulement être invoquée, il fallait de plus la faire prévaloir. Enfin, une troisième cause de succès pour les nouveaux vainqueurs, c'est que les Grands Vassaux ennemis nés de la Royauté, les secondaient, étaient avec eux et parmi eux, le plus grand Prince du monde, le Duc de Bourgogne, irrité d'un forfait, le meurtre de son père, le Duc Jean *Sans-Peur*, assassiné en 1429, au pont de Montreuil.

Le Royaume de France tombait donc pièce à pièce, et il semblait qu'un dernier coup de main, vigoureusement frappé, suffisait pour rendre le pays sujet d'une puissance étrangère. La prise d'une dernière ville paraissait même le dernier incident d'une lutte où avaient péri presque toutes les espérances nationales.

« Mais Dieu veillait, dit Gabourd, sur la race française, il l'a choisie entre toutes les nations pour en faire l'instrument et l'épreuve de ses volontés, et c'est pour cela que si quelques fois il lui a fait porter des couronnes si glorieuses, souvent aussi il lui a fait porter ses plus lourdes croix et les châtiements les plus sévères. » Et dans ses desseins, comme il ne veut pas qu'elle descende au tombeau, où dorment déjà tant d'empires, lorsqu'il la trouva assez punie, assez humiliée, assez châtiée après ces 70 années et plus d'incertitudes et de servitude, il s'apaisa et il changea toutes ses œuvres ; et pour arriver à ses desseins, il prit les moyens même les plus extraordinaires et les plus inattendus pour accomplir ce qu'il avait prétendu : pour retirer ce peuple de l'abîme, il fallait un miracle, et il en fit un, tel que personne ne pourra jamais en douter, à moins de nier l'évidence.

CHAPITRE II.

ENFANCE DE JEANNE D'ARC.

Les vainqueurs de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt ayant détruit la force et les plus héroïques phalanges de la France, avaient renoué avec leur génie persévérant les liens qui les rattachaient à ce pays, ils s'aggrandissaient tous les jours jusqu'à ce que fut arrivé le moment où le Seigneur voulait les écraser ; en trois mois, bien plus en trois jours, sous les pieds d'une jeune fille.

Quand les temps en approchent, il envoie l'Ange Protecteur de la France, *St. Michel*, annoncer à un enfant de 13 ans, sa mission sublime et l'œuvre de salut à laquelle elle est destinée.

Sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine, entre les villes de Neuf-Château et de Vaucouleurs, sur la rive gauche de la Meuse, se trouve un petit village, *Domremy*, au pied d'une montagne couronnée de donjons et d'antiques forêts ; c'est une vallée riche et fertile, toute coupée de maisons, de vignobles et de jardins, et à chaque pas sur les bords joyeux de la Meuse, on voit de charmants villages, de pieuses chapelles et de vieux châteaux.

Or, en ce pays solitaire et tranquille, vivait au quinzième siècle, au village de Domremy, une pauvre famille ; le père s'appelait Jacques d'Arc, la mère, Isabelle Romée ; ils avaient cinq enfants, trois garçons et deux filles, dont l'aînée était *Jeanne* l'héroïne de ce récit.

On peut voir encore ces lieux remplis de tant de souvenirs ; la maison où Jeanne d'Arc a passé son enfance ; la vieille Eglise du treizième siècle où elle allait prier, le bois où elle portait ses pas avec ses

compagnes ; le petit oratoire sur la colline dans la forêt où elle couronnait la Ste. Vierge de chapeaux de fleurs et où elle priait, pour la France ; la route qu'elle a suivie pour aller trouver avec son oncle, le sire de *Vaucouleurs*, les ruines du château, dont la porte en particulier existe encore en entier ; c'est là qu'on dit adieu à Jeanne quand elle partit pour aller combattre. Tout cela subsiste et on y vient en pèlerinage de toutes les provinces de la France et des extrémités de l'Allemagne.

Ses parents étaient réputés sans reproche, honnêtes, pieux et charitables ; ils élevaient leurs enfants dans la crainte du Seigneur et dans l'amour du travail ; ils gagnaient leur nécessaire à la sueur de leur front, mais ils avaient le cœur assez bon pour partager avec de plus pauvres, afin d'avoir un jour part à la miséricorde divine.

Leurs enfants suivaient de si saints exemples ; or parmi eux, l'on remarquait surtout l'aînée des filles, qui, pure et innocente, semblait remplie de l'amour de Dieu et du goût de la prière ; c'était Jeanne qui était déjà infatigable au travail, inébranlable dans l'accomplissement de ses devoirs, en même temps simple et modeste ; d'un esprit sage et prudent et d'une si grande bonté de cœur qu'elle ne rencontrait jamais sur son chemin quelque douleur, quelque misère, sans faire ce qu'elle pouvait pour l'adoucir et pour la consoler. On avait vu ces qualités en elle dès les premières lueurs de sa raison, mais elles grandissaient avec l'âge, et elle aussi, elle *croissait en grâce et en vertu devant Dieu et devant les hommes.*

Dès ses jeunes années elle avait un si grand goût pour l'Eglise qu'elle y passait des heures entières, et tandis que les enfants de son âge s'en allaient, solâtrant et riant par les chemins, elle était en silence au pied des autels ou de la croix, contemplant, nous dit la chronique, *moult tendrement et à mains jointes la très-douce vierge et le doux Sauveur souffrant mort amère en l'arbre de la Croix.*

Lorsqu'elle était aux champs, aux premiers sons de la cloche, elle se jetait à genoux en plein air, joignait les mains et priait là, recueillie et réfléchie sous le ciel, comme si elle se fût trouvée dans la vieille église et en présence du corps du Seigneur. Elle aimait même tant le son des cloches, que le sonneur qui comparut au procès de réhabilitation, rendit témoignage que toute jeune, elle lui avait donné en secret quelque argent ou de cette laine qu'elle filait si bien, en le priant de ne jamais manquer à sonner aux temps marqués, et de plus de le faire de bon cœur, l'une de ses grandes peines étant, quand le sonneur fatigué ou oublieux ne sonnait pas, ou ne le faisait pas bravement. Elle aimait la pieuse harmonie de tout son cœur, elle y trouvait un charme infini ; alors son cœur s'élevait, son âme s'attendrissait, il lui semblait qu'elle entendait mieux la voix de son Dieu à laquelle elle était toujours si attentive. Les jeunes enfants la plaisantaient quelque fois, et lui reprochaient d'être trop dévote, mais ils l'aimaient et reconnaissaient qu'elle était la meilleure du village, ainsi qu'ils en témoignèrent plus tard. Du reste, elle n'avait pas l'humeur sombre et triste, au contraire elle était gaie et aimait à converser librement et innocemment avec ses compagnes, en qui elle préférait un visage joyeux. Elle ne disait jamais de mal de personne, portait partout la joie et le bonheur et avait une telle bonté de cœur, qu'après le travail et la prière, elle n'aimait rien tant que d'aller consoler les pauvres, visiter les malades et leur porter

le secours qu'elle pouvait, et cela avec de douces et tendres paroles. C'est ce dont plusieurs purent rendre encore témoignage après sa mort. L'un dit que *la pieuse enfant était aimée pour sa charité de tout le village*. Un autre, nommé Morel dit, *qu'étant bien malade, il avait été veillé et consolé par elle avec les soins les plus compatissants*. Enfin, un troisième raconta même, que *tels étaient sa charité et son bon cœur pour les pauvres vieillards, que non seulement elle cherchait à leur procurer un asile chez ses parents ou chez leurs amis, mais que souvent elle leur cédait son lit, pour coucher elle-même à terre et dormir sur la dure*.

C'est ainsi qu'en toute âme pure et innocente, on trouve toujours ces sentiments de douceur, de bonté et de dévouement aux souffrances. L'on remarque de plus dans les circonstances extérieures de sa vie, ces traits admirables que l'on rencontre si souvent dans la légende des Saints.

Lorsqu'enfant elle gardait les troupeaux de son père, elle ne perdit jamais un seul de ses moutons, ils revenaient toujours à sa voix docilement ; lorsque les loups la rencontraient, elle marchait à eux avec sa houlette, ou seulement une fleur à la main, et aussitôt ils rentraient dans le bois ; enfin, on ajoute que les oiseaux des champs et de la forêt venaient à elle, dès qu'elle les appelait, comme à une compagne chérie et becquetaient le pain qu'elle émiettait dans sa main.

On a parlé beaucoup dans son *procès d'accusation*, du bois cheu qui était près de la maison de son père et d'un chêne immense qui était dans une clairière, près de la lisière du bois, et que l'on appelait *l'Arbre des Fées*, où les braves gens du village prétendaient, par reste d'une vieille superstition, que des fées apparaissaient et que c'étaient elles qui donnaient à une fontaine près de là, la vertu de guérir plusieurs maladies. On aurait voulu faire avouer à *Jeanne d'Arc* qu'elle avait foi en cet arbre et en cette fontaine, et la taxer ainsi de penchant à la superstition, et par là expliquer toutes ses assertions merveilleuses. Mais ces tentatives ne firent que rendre encore plus éclatantes les lumières et la foi qui se trouvaient déjà en elle dès sa plus tendre enfance. Par suite de ses interrogatoires mêmes, il fut constaté de la manière la plus formelle qu'elle désapprouvait au contraire ces coutumes superstitieuses qui avaient subsisté dans le village, à l'égard de *l'Arbre des fées* et de *la fontaine* ; elle n'aimait pas à y aller avec ses compagnes, elle n'y dansait pas avec elles : seulement quelquefois, elle y avait chanté par simple complaisance : et comme c'était l'usage, à certains jours de fête, de tresser des couronnes et des chapeaux de fleurs que l'on suspendait à l'arbre, Jeanne n'en tressait que pour la Madone, dont l'oratoire se trouvait plus loin dans l'intérieur de la forêt, et souvent aussi la petite Jeanne détachait les couronnes de l'arbre des fées pour aller les suspendre à la petite chapelle de la Ste. Vierge, qu'elle affectionnait tant et qu'elle venait souvent honorer par ses visites.

La piété, du reste, n'exclut aucun noble sentiment ; au contraire elle les développe dans l'âme, elle adoucit le cœur, mais elle l'éveille et en augmente l'intelligence, en même temps que la tendresse et l'énergie. Jeanne entendait souvent parler à son père des grands maux de l'invasion et de la guerre, et il paraît que dès sa plus tendre enfance, elle priait déjà pour le Roi et pour le pays qu'on lui disait si malheureux. Parfois, elle voyait passer de pauvres blessés, rentraient au foyer paternel ; or, son cœur était tout ému

et elle fondait en larmes ; Car, comme elle le dit plus tard : *elle n'avait jamais pu voir sans frissonner couler le sang français*. D'autres fois, les enfans même du hameau s'étant approchés des hameaux voisins qui étaient gagnés au parti Bourguignon, étaient attaqués par les autres enfans et revenaient maltraités et sanglants, et alors *Jeanne* s'indignait, elle pleurait, elle levait au ciel ses bras suppliants et les ferventes prières de l'enfant montaient sans cesse vers le ciel, pour obtenir la délivrance de sa patrie ; car son cœur qui était toute tendresse, comprenait toute douleur ; et comme le dit un de ses biographes d'un mot charmant, *elle aimait et plaignait sa patrie souffrante, tout comme depuis longtemps elle aimait et elle plaignait ses pauvres et ses malades*.

CHAPITRE III.

PREMIÈRES APPARITIONS.

Or le Seigneur voulant accomplir les desseins de sa bonté et de sa miséricorde, chercha au milieu de la France l'instrument de ses œuvres, et son choix tomba sur cette enfant ; et certes, il n'en pouvait trouver de plus pur, ni de plus dévoué, ni de plus digne de lui ; il s'y prit même longtemps à la préparer. C'est à l'âge de 13 ans seulement qu'il se manifesta à elle pour la première fois, non pas pour lui faire connaître aussitôt les grandes choses qu'il voulait opérer par ses mains, mais pour la disposer par ses conseils, ses lumières et ses encouragements à la mission sublime à laquelle il la destinait. Un jour l'enfant étant en prières, vers midi, tournée vers l'Eglise et priant dans le jardin de son père, elle vit tout d'un coup une lumière éblouissante, et elle entendit une voix qui lui disait : *Jeanne, mon enfant, sois bonne et sage, et va souvent à l'Eglise*. Elle eut d'abord grand peur, mais il fallut bientôt s'y habituer, car la même apparition se renouvela et la même voix se fit encore entendre pour lui répéter les mêmes avertissements et d'autres semblables qu'elle grava profondément dans son cœur. Il n'était encore question, en aucune manière, de sa mission ; la voix lui donnait de sages conseils, l'engageait à se bien gouverner, à fréquenter l'Eglise, et sur toutes choses à être bonne enfant, l'assurant que Dieu lui viendrait en aide, et il n'y a pas de doute que *Jeanne* ne profita de tous ces conseils et ne les mit fidèlement en pratique. Dans l'intervalle il paraît que les visions étaient toujours plus fréquentes et ensuite plus belles et plus éclatantes ; ainsi outre la clarté, *Jeanne* voyait souvent une grande et belle figure, pareille à celle d'un Ange ; puis quelques fois, plusieurs esprits célestes parmi lesquels St. Michel qui se fit connaître à elle, et enfin un jour, sa mission lui fut révélée ; *Jeanne*, lui dit la voix, *Dieu t'a choisie pour sauver la France, il faut partir d'ici et t'en aller près du Roi, tu es née pour suivre une autre carrière et pour faire des choses merveilleuses, car tu es celle que le Roi du Ciel a choisie pour le rétablissement du Roi de France, et pour être l'aide du Roi Charles, dépouillé de son empire. Habillée en homme tu prendras les armes ; tu seras un chef de guerre et tout se fera par ton conseil, et la voix ajouta qu'elle ferait le siège d'Orléans, la pressa de partir en lui représentant la grande pitié qui était au royaume de France. Une autre fois, la vision fut plus éclatante que jamais ; St. Michel apparut entouré des Anges accompagné de deux Saintes Vierges Martyres, c'est-à-*

dire Ste. Catherine et Ste. Marguerite, et elle entendit réentir ces paroles avec une grande force.

Pourquoi tarder ainsi, ô Jehanne, qu'attends-tu et pourquoi ne te hâtes-tu pas d'accomplir ce qui l'a été commandé. En ton absence la France est meurtrie, les villes sont renversées, les gens de bien périssent, les nobles sont massacrés et un sang précieux coule à terre comme l'eau fangeuse des torrents; pars donc Jehanne, pars donc d'un pas agile et précipité, puisque le Roi du Ciel l'a envoyée.

Et comme Jeanne hésitait, la voix reprit : Fille de Dieu va, va, va, je serai à ton aide, va !! Mais répondit Jeanne : *Quand je le voudrais, comment ferai-je ? je ne sais ni chevaucher, ni conduire la guerre, je ne sais pas les chemins, je ne connais ni le peuple ni le Roi, ils se riront tous de moi ; car qu'y a-t-il de plus insensé que d'aller dire à une enfant va délivrer la France, elle conduira tout et vous donnera la victoire ; enfin, qu'y a-t-il de plus étrange et de plus inconvenant qu'une jeune fille avec des habits d'homme.*

Elle faisait allusion à une circonstance que l'Ange lui avait révélée ; et comme elle répétait ces paroles et autres semblables, elle reçut cette réponse : " Le Roi du Ciel l'ordonne et le veut, ne demande plus comment cela se fera ; va donc au lieu voisin, appelé Vaucouleurs qui, seul en Champagne, a gardé sa fidélité au Roi. Celui qui commande en ce lieu te repoussera d'abord plusieurs fois, mais à la fin, il te donnera des gens pour te conduire dans l'intérieur de la France auprès de Charles VII. Va donc toujours, tu pourras porter hardiment ta bannière ; va en toute confiance, quand tu seras devant ton Roi, il se fera un beau signe pour qu'il croye à ta mission et te fasse bon accueil. Or Jeanne se désolait, car elle comprenait toutes les difficultés qu'elle avait à surmonter : *J'aurais bien voulu, dit-elle, que les anges m'eussent enlevée.* Mais au lieu de cela, quelle œuvre avait-elle donc à accomplir et comment y réussirait-elle, elle si soumise jusque-là et si docile à la voix de son père et de sa mère qu'elle chérissait, et qui parlaient, l'un et l'autre souvent du devoir d'une pieuse fille de ne pas aimer, ni rechercher le monde, mais de préférer à tout, sa maison et la compagnie de sa mère ; elle entendait maintenant un avis bien différent... Il fallait quitter sa bonne mère, et cette douce maison qu'elle aimait tant et l'habitude et la société des lieux et des compagnes aimées de son enfance, elle si recueillie, si amée de la prière et de la solitude ; timide, un peu sauvage, dit la chronique et qu'un seul mot déconcertait, *Sæpè habebat verecundiam*, dit Haumette à l'interrogatoire, il lui fallait aller parmi les hommes ; bien plus, parmi des soldats leur en imposer et s'en faire obéir.

Du reste, voilà comme Jeanne d'Arc rendit compte plus tard de ses rapports avec les voix célestes, et ses assertions sont d'autant plus importantes qu'elles éclairent des temps de son enfance sur lesquels on a le moins de renseignements : on a tiré tout ce récit, fait par elle-même, de son interrogatoire devant ses juges, en résumant autant que possible ses réponses qui ont tant de charme et de précision :

" Tout ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que par la grâce et par l'ordre de Dieu, le Roi du ciel ; c'est lui qui me l'a commandé, par ses Anges et par ses Saints, et tout ce que je sais, c'est lui qui me l'a révélé. C'est par son ordre que je suis allée près du Roi Charles VII. J'aurais mieux aimé être écartelée par les chevaux, que d'aller le trouver sans la permission de Dieu, dans la main duquel sont toutes mes actions. En lui seul était

" mon espoir, ce que les voix m'ont ordonné ce n'a été que par l'ordre de Dieu, et ce qu'elle, m'ont ordonné je l'ai fait de mon mieux, selon mes forces et mon esprit, et en le faisant j'ai toujours cru avoir bien fait.

" Si je voulais dire tout ce que Dieu m'a fait connaître, huit jours entiers n'y suffiraient pas : il y a sept ans que les saints m'apparurent pour la première fois. C'était un jour d'été, vers 1 heure de midi. J'avais à peu près treize ans et j'étais dans le jardin de mon père ; j'entendis la voix à droite du côté de l'Eglise ; je vis en même temps une apparition d'une grande clarté, elle avait l'extérieur d'un homme très-bon et très-saint, elle avait des ailes et était environnée de tous côtés, de lumières et accompagnée des Anges du Ciel. Du reste, ajoute la jeune fille, les anges viennent souvent vers les chrétiens sans que ceux-ci les remarquent ; moi-même je les ai vus souvent parmi eux. C'était l'Archange St. Michel, il me parut avoir une voix très-imposante, mais j'étais si jeune que j'eus grand peur et que je ne devinais même pas d'abord que c'était un ange. Ce ne fut qu'à la troisième fois que je le compris, et d'ailleurs il me dit de telles choses que je dus bien comprendre quel il était.

" Je l'ai donc vu lui, l'Archange St. Michel, et les autres Anges, de mes propres yeux, aussi clairement que je vous vois en ce moment, vous mes juges, et je crois d'une foi aussi ferme ce qu'il a dit et ce qu'il a accompli, que je crois à la Passion et à la mort de Notre Sauveur Jésus-Christ, non pas tant pour l'éclat qui l'entourait, mais surtout à cause des avis, des secours et des lumières dont il m'a toujours assistée."

Ici Jeanne raconta toutes les révélations dont nous avons déjà parlé, et elle ajouta : " mes saintes m'ont toujours dirigé pendant sept ans, et je ne leur ai jamais rien demandé, si ce n'est pour mon expédition et que Dieu voulût bien nous assister ; pourquoi je n'ai demandé d'autre récompense que le salut de mon âme. Dès la première fois que je les ai entendues, je promis de faire toujours la volonté de Dieu en toutes choses et voulant donner toute preuve de mon amour pour lui, je promis librement de rester toujours vierge, pure de corps et d'âme, si cela lui était agréable ; elles s'engagèrent en retour de toujours veiller sur moi et de me conduire fidèlement et sûrement en paradis comme je les en avais suppliées.

" Du reste, je gardais le silence sur toutes ces apparitions, et je craignais beaucoup d'en parler, de peur que les partisans des Bourguignons ne m'em pêchassent d'aller vers le Roi, et surtout de peur que mon père, dont je connaissais les idées, n'y mit obstacle. Dans tout le reste, j'ai toujours obéi à mes parents, mais je ne crois pas avoir péché en partant sans les avertir, car je ne m'en allais que sur l'ordre de Dieu, et je serais même partie, quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et encore bien que j'eusse été la fille d'un Roi."

Et sur d'autres interrogations elle donna d'autres détails qui peuvent avoir leur intérêt ici.

" J'ai vu les saintes souvent dans la forêt, toujours dans le même extérieur que je ne puis bien décrire ; je les entendais parfois venir, et je voyais alors Ste. Catherine et Ste. Marguerite, portant de riches couronnes ornées de pierreries toutes belles et précieuses. Je les comprenais bien ; elles avaient une voix douce, modeste et charmante, parlant d'une manière digne et correcte. Elles viennent souvent

“ sans que je les appelle, mais je n’ai jamais eu besoin d’elles et je ne les ai jamais appelées sans qu’elles soient venues. Je les traite avec honneur, les regardant bien comme étant du ciel ; je portais souvent des cierges à leurs autels, mais jamais tant que j’aurais voulu, et enfin j’ornais leurs images de couronnes. Dès qu’elles paraissaient, je me mettais à genoux devant elles et quand elles paraient avec St. Michel, je baisais la terre où ils s’étaient tenus en m’inclinant devant eux. J’ai embrassé plus d’une fois Ste. Marguerite et Ste. Catherine, et elles m’ont toujours traité avec tendresse et avec bonté. Elles viennent souvent encore me voir depuis que je suis captive et je puis bien vous assurer, Messieurs, que sans leur assistance dans ma prison, il y a longtemps que je serais morte ! ”

Ces détails importent beaucoup à connaître, afin de mieux comprendre qu’elles étaient la naïveté et la simplicité de cette jeune âme bénie de Dieu, et de quelles grâces, de quelles saintes communications elle était favorisée. La vie de Jeanne d’Arc était comme toute partagée entre le monde réel et le monde surnaturel. Ses premières frayeurs s’étaient changées en joie et en amour, et comme elle le dit aussi, elle attendait impatiemment quand elle ne voyait pas ses frères de paradis ; elle pleurait quand ils la quittaient pour retourner au ciel et elle les suppliait qu’ils l’emportassent avec eux. Elle hésitait toujours cependant, et les voix lui répétaient : *va en France ! va en France !* et elle les entendait toujours de plus en plus souvent ; elle les entendait dans le son des cloches tant aimé dès son enfance ; elle les entendait dans le murmure des bois ou dans le bruissement des eaux, et ne sachant que faire elle était comme nuit et jour consumée d’un feu extérieur qui ne lui laissait plus de repos, mais dont elle n’osait parler à personne.

Cependant parfois il lui échappait des paroles étranges qui étonnaient et qui alarmaient son père et sa mère. Un jour, c’était la veille de la St. Jean, 23 Juin 1428, elle dit à un labourer du voisinage : *qu’il y avait entre Coussei et Vaucouleurs une jeune fille qui avant un an ferait sacrer le Roi de France.* Un autre rendit plus tard ce témoignage qu’elle lui avait dit : *Ah ! voisin, si vous n’étiez pas Bourguignon, je pourrais bien vous confier quelque chose.* Son secret l’opprimait, sa mère l’entendait pousser des soupirs pendant ses prières ; et dans le silence de la nuit, parfois ses parents lui entendaient proférer, dans son sommeil, des mots étranges, elle parlait *d’armes, de guerre et de voyage en France.* Son bon père inquiet et troublé ne dit rien d’abord, mais il rêva qu’elle était partie avec des soldats, songe affreux qui mit le vieux Jacques au désespoir ; car, il aurait, disait-il, noyé lui-même sa fille chérie, plutôt que de la laisser consommer le déshonneur de sa famille.

CHAPITRE IV.

LE SIRE DE BAUDRICOURT.

Mais enfin Jeanne dut obéir, on lui avait dit d’aller à Vaucouleurs, elle y avait un oncle, de sa mère qui y était établi avec sa famille ; il se nommait *Durand Laxart*, et elle demanda d’abord à ses parents la permission d’aller passer au moins quelques jours dans sa famille maternelle ; puis, arrivée là, au bout de quelques jours, elle découvrit à son oncle l’ordre de Dieu, et comment elle y était appelée par le ciel à sauver la France et à faire couronner le jeune Dau-

phin. Elle lui dit que pour cela il fallait commencer par aller trouver le Sire de Baudricourt, Capitaine du Roi à Vaucouleurs. Elle le prévint d’avance que ce Seigneur d’abord ne voudrait pas la croire et la renverrait avec mépris, mais qu’ensuite il se laisserait gagner, et lui donnerait ce qu’il lui fallait pour faire un si grand voyage et pour être accueillie près du Roi. Enfin, elle parla si bien que le brave homme finit par y croire, et qu’il alla trouver le capitaine.

Celui-ci répondit de la manière la plus conforme à tout ce qu’on pouvait attendre, traitant *Laxart* et sa nièce de *fous* et de *visionnaires*, et conseillant au bon homme de se débarrasser au plus vite de cette fille singulière, et de la renvoyer bien et dûment corrigée et soufflée, à son père ; puis, il le pria de ne jamais se présenter devant lui. Mais cela était prévu et d’ailleurs ces difficultés lui paraissaient peu de chose en comparaison de la peine qu’elle savait devoir faire à son père et à sa mère.

Quelques jours après, elle se fit accompagner de son oncle et se rendit avec lui au château. Arrivée devant le Seigneur Baudricourt, elle réussit au moins à se faire écouter par deux signes assez remarquables. D’abord elle reconnut le Capitaine, bien qu’elle ne l’eût jamais vu, et de plus, elle lui annonça qu’au moment même, il allait recevoir la nouvelle d’une défaite essuyée encore une fois par les troupes du Roi, ce qui se confirma bientôt. Le Seigneur surpris de cette coïncidence consentit à l’entendre, mais sans ajouter aucune foi à ses paroles. Elle lui dit alors : “ que le Royaume de France appartenait au Dieu du Ciel et qu’il voulait le donner en com-
“ mande au Dauphin, une fois qu’il serait sacré à
“ Rheims ; mais que pour cela il était nécessaire
“ qu’elle allât vers lui pour le délivrer de ses ennemis,
“ et qu’elle même le conduirait à Rheims pour l’y
“ faire sacrer et couronner.” Comme le capitaine objectait à quels ennemis puissants le Roi avait alors à faire, elle répliqua : “ il s’agit, Capitaine, de bouter
“ tous les Anglais hors de toute France ” Et comme il représentait l’invraisemblance d’une pareille entreprise, elle insista encore une fois : “ je vous le dis,
“ Messire, ils partiront tous de la France, excepté
“ ceux qui y mourront.”

Ici le bon Capitaine fut agité de deux craintes qui se partagèrent son âme ; d’une part, pensant aux maux de la France et au malheur de son Roi, il craignit d’engager sa responsabilité, soit en privant le Roi d’un secours peut-être miraculeux ; d’autre part, il redoutait de lui adresser ainsi une créature qui pourrait bien être placée sous la puissance de l’enfer. Il songea donc à la faire exorciser et il fit demander le curé de la paroisse pour savoir si elle venait de par Dieu ou de par Satan. Jeanne attendit cette épreuve avec résignation, mais voyant entrer le Curé qui, avec l’air bénit et toutes les précautions accoutumées en pareil cas se tenait à une assez grande distance, la bonne jeune fille ne put s’empêcher de rire, en disant : “ approchez mon Père, approchez, soyez sûr que je
“ ne m’envolerai pas.” Le Prêtre lui répondit : “ c’est
“ à vous d’approcher si vous êtes de Dieu, mon en-
“ fant, et au contraire, partez d’ici, si vous êtes de
“ l’Enfer ; ” en même temps il lui tendait la croix qui
“ était sur son étole. Alors la vive foi de la sainte
“ fille parut dans son éclat, elle se prosterna contre
“ terre et loin de fuir, elle se traîna sur les genoux
“ jusqu’à la croix, et au lieu de trembler à sa vue comme
“ une réprouvée, elle la baisa, puis la serra sur sa
“ poitrine. Dès lors le Sire de Baudricourt se décida

à écrire à la cour pour demander des instructions ; mais il n'en traita pas bien mieux Jeanne d'Arc, que son oncle finit par ramener chez lui. Ce fut un temps d'attente cruelle pour Jeanne ; elle priait et travaillait, restait de longues heures à l'Eglise, mais les tristes nouvelles que l'on apprenait chaque jour la désolaient et déchiraient son cœur.

Un des amis de Baudricourt, le sire Jean de Metz, la rencontrant dans le village, au moment où l'on venait de recevoir la nouvelle des progrès de l'ennemi autour d'Orléans, il lui dit avec tristesse : eh quoi ! Jeanne, serons nous donc réduits à voir le Roi de France chassé de son royaume, et nous livrés à ses ennemis !

Où, dit Jeanne, tout est perdu si on ne veut pas m'écouter, et si comme le sire de Baudricourt, on ne veut s'inquiéter ni de moi ni de mes paroles ! Et comme le sire de Metz l'engageait avec douceur à renoncer à son entreprise : elle répondit avec fermeté : quoiqu'il arrive, avant que le Carême soit à moitié, j'irai près du Roi, quand pour cela, je devrais user mes pieds jusqu'à mes genoux.

Mais quel secours lui apporterez vous donc ? Il n'y a pas d'autre secours que moi, répondit-elle, naïvement, bien que j'aimasse mieux rester ici, à filer à la maison près de ma mère ; car de pareilles choses ne sont pas de mon fait, mais il le faut parce que mon Seigneur le veut.

Et qui est votre Seigneur, demanda le chevalier ?

C'est Dieu, répliqua-t-elle et elle dit cela avec tant de fermeté et de conviction que le digne jeune homme en fut subjugué ainsi qu'un de ses amis, Bertrand de Poutengis alors présent ; et mettant leurs mains dans la main de Jeanne, ils lui jurèrent, par leur foi dans le Seigneur qu'elle invoquait de la conduire eux-mêmes au Roi, puisque le sire de Vaucouleurs ne voulait pas s'en charger. Or, pendant ce temps-là par une disposition secrète de la Providence, les esprits étaient préparés à une intervention surnaturelle en faveur de la France : on colportait à ce qu'il paraît une prophétie de l'enchanteur Merlin, qui assurait que la France perdue par une femme serait sauvée par une femme. Enfin, depuis plus d'une année, un saint ermite parcourait le pays en annonçant partout les jours à venir d'une paix complète. Outre cela, une femme, nommée Marie d'Avignon, était venue trouver le Roi et lui avait dit qu'il lui apparaissait souvent des armes et qu'on lui disait en vision : " qu'elles étaient destinées à une femme qui finirait les maux de la France."

Le peuple répétait ces bruits avec anxiété et un fonds d'incertitude, mais les cœurs cependant furent émus et gagnés à l'espérance, quand on eut appris les promesses et les assurances de Jeanne ; et aussi malgré la colère et la résistance de ses parents ; malgré les railleries des seigneurs ; malgré l'étrangeté apparente d'un tel incident, bientôt on répéta partout au fond des campagnes et jusqu'au sein des villes environnantes : " qu'il fallait écouter Jeanne inspirée de Dieu pour sauver l'a France."

Enfin, après tant de difficultés, pressée par les deux chevaliers qui voulaient partir, Jeanne d'Arc, ayant de plus reçu un message du Roi qui répondait à sa demande qu'il voulait voir Jeanne, le sire de Baudricourt se chargea de l'envoyer ; il se mit en devoir de lui donner une escorte pour la guider et la protéger dans le long et périlleux voyage qu'elle avait à faire pendant près de cent cinquante lieues, dans un pays continuellement traversé par les troupes Anglaises et Bourguignonnes. Au jour fixé pour le départ, le sire

de Baudricourt lui fit ses adieux, en lui disant : " Va, mon enfant, et advienne que pourra !"

Jeanne était au comble de ses vœux, revêtue du costume militaire, ayant mis ses éperons, elle monta à cheval comme si elle n'avait jamais fait autre chose de toute sa vie, puis ayant recommandé qu'on demandât pardon à ses parents de son départ, elle salua le clergé qui la bénissait : " pour vous messieurs, leur dit-elle, n'oubliez pas de faire prières et procession ; car c'est là notre plus ferme secours."

Elle remercia ensuite le sire de Baudricourt, et comme de la foule accourue dans la cour du château on entendait plusieurs s'apitoyer sur cette jeune et pieuse fille, qui allait ainsi se jeter à travers tant de périls, elle dit à haute voix : " ne craignez rien, Dieu me fera ma route, c'est pour cela que je suis née et mes frères du Paradis seront partout avec moi." Puis piquant son cheval de ses deux éperons, comme aurait pu faire le plus hardi cavalier : " Allons en avant," s'écria-t-elle, et elle partit, ayant chacun des chevaliers à ses côtés, suivis de leurs serviteurs et d'un messenger du Roi, en tout six cavaliers qui l'escortaient.

LE RELIGIEUX ET LE CONDAMNE.

I

On raconte qu'un jour, un bon Religieux
S'efforçait d'exhorter, dans un discours pieux,
Un voleur condamné par une loi fatale
A subir sans retard la peine capitale ;
Car, dans une heure au plus, malgré son repentir,
Sous la main d'un bourreau, cet homme allait partir.
L'infortuné n'était qu'au printemps de son âge,
Le cruel désespoir contractait son visage.
Le Moine s'aperçut qu'il était tout pensif,
Et qu'il ne l'écoutait que distrait et passif :
Sachez, mon fils, dit-il, que vous allez paraître
Devant le tribunal d'un redoutable Maître ;
Oh ! ne perdez donc pas un temps si précieux ;
Dans peu d'instants la mort va vous fermer les yeux.
Qui peut vous absorber et qui peut vous distraire,
Quand il s'agit, pour vous, de la suprême affaire ?

Mon père, ainsi que vous, répond le criminel,
Je frémis en pensant à mon sort éternel ;
Je voudrais vivre encor et faire pénitence,
Hélas ! je le pourrais avec votre assistance.
Que mes cuisants remords, qui sont connus de Dieu,
Vous portent à m'aider à sortir de ce lieu ;
Nous sommes enfermés, seuls dans cette chapelle,
Une fenêtre est là ; si nous manquons d'échelle,
Je conçois un moyen qui me semble aussi sûr,
Pour votre pénitent, d'escalader ce mur :
Que sur le saint autel, la chaise soit placée,
Avec votre secours j'atteindrai la croisée.

Je vous comprends, mon fils ; mais puis-je consentir
Inconsidérément à vous laisser sortir ?
Qui m'assure qu'un jour, dans le sentier des crimes,
Vous ne ferez, hélas ! de nouvelles victimes ?

Ah ! dit le condamné, " je jure avec serment
D'être fidèle à Dieu jusqu'au dernier moment.
Soyez bien assuré que l'horreur du supplice
Suffira désormais pour m'écarter du vice ;
Ayez pitié de moi, plaignez mon triste sort,

Ministre de mon Dieu, sauvez-moi de la mort."

Le Moine, recueilli dans une humble prière,
Crut recevoir du ciel une douce lumière.
Il porta sur le champ sa chaise sur l'autel,
Et dit au patient : Rendez grâces au ciel,
Et devant votre Dieu jurez-moi d'être honnête ;
Car c'est lui, c'est lui seul qui sauve votre tête.
Mon fils, votre prière, en s'élevant vers lui,
Vous gagne sa clémence et vous sauve aujourd'hui.
Allez, partez en paix, le ciel qui nous l'ordonne
En ce moment heureux par ma voix vous pardonne.
Aussitôt, secondé par le Religieux,
Le condamné franchit ce chemin périlleux.

C'était fait. Le bourreau, qui se lassait d'attendre,
Vint frapper à la porte et sut se faire entendre,
Se plaignant des lenteurs du pauvre condamné.
Quand la porte s'ouvrit, il parut consterné.
Eh bien ! et mon volent ? demanda-t-il au Prêtre.
Il est, dit celui-ci, sorti par la fenêtre :
Les hommes l'ont jugé ; mais Dieu dans ses décrets
A sans doute voulu réformer vos arrêts ;
Sa disparition doit vous paraître étrange.
D'après ce qu'il a fait, on le croirait un ange :
C'est qu'il a du ciel même imploré la bonté,
Et le ciel bienveillant l'a mis en liberté.

Le bourreau s'empressa d'avertir la justice,
Que son voleur avait déserté le supplice.
Les juges, accourus au lieu mystérieux,
Consultent tour à tour le bon Religieux,
Qui leur dit : Mes amis, c'est par cette fenêtre
Que j'ai vu de mes yeux cet homme disparaître.
J'étais ici présent quand il s'est envolé ;
N'étant pas son gardien, je m'en suis consolé.
Ma mission était de calmer ses alarmes,
Et non de l'arrêter par la force des armes.
Les dignes magistrats, à ces mots, stupéfaits,
Sortent de la chapelle, à demi satisfaits,
Mais en se retirant, par un vœu noble et sage,
Souhaitent au fuyant un très heureux voyage.

II

Dans un lointain pays un jour, — vingt ans plus tard,
Le bon Moine égaré se trouvait par hasard ;
La nuit le surprenait, lorsqu'un passant dans l'ombre
Lui fait l'offre d'un gîte. A sa figure sombre,
Le Moine, tout tremblant et par la peur tenu,
Consent, quoiqu'à regret, à suivre l'inconnu ;
Mais en sortant du bois sa frayeur eut son terme,
De l'homme hospitalier il aperçoit la ferme :
Rassuré par son guide et doucement conduit,
Au sein de sa famille il se trouve introduit.

Il est le bienvenu, car l'épouse obligeante
Se montre à ses besoins active et diligente.
Pendant qu'elle prépare un généreux souper ;
Le bon Moine accueilli se réchauffe au foyer,
Surpris d'être l'objet de tant de complaisance.

La femme et huit enfants bientôt sont en présence ;
Le maître du logis les lui présente tous,
Et leur dit, en tombant avec eux à genoux :
" Bénissez, mes enfants, ce sauveur secourable."
Jadis j'allais périr, ce Moine vénérable
Me ravit à la mort. Hélas ! sans son appui
Vous ne me verriez point parmi vous aujourd'hui.

La nombreuse famille, à ces mots attendrie,
Entoure le pasteur, baise sa main chérie ;
Et le Moine, entendant rappeler ses bienfaits,
Regarde l'évadé, reconnaît tous ses traits.
Le fermier de ses biens veut lui faire partage,
Mais le Moine pieux repousse un tel hommage.
Que le ciel soit loué, dit-il, ô jour heureux !
Celui que j'ai sauvé le voilà sous mes yeux !
Favorisez, Seigneur, sa famille nombreuse ;
Protégez ses enfants, sa femme vertueuse ;
S'il est digne des biens qu'il possède aujourd'hui,
De plus en plus, mon Dieu, donnez-lui votre appui.

Mais la table bientôt se trouve préparée,
Les mets et les récits prolongent la soirée ;
Et l'heureuse famille avec le voyageur
Se livre à l'allégresse et rend grâce au Seigneur.

Le Moine demandait par quelle circonstance
Son hôte se trouvait dans cette douce aisance.
En vérité, dit-il, j'en suis presque interdit.
L'homme reconnaissant aussitôt répondit :
Le jour où je sortis de la sainte chapelle,
" J'ai promis au Seigneur de lui rester fidèle,"
Il a vu mes regrets, il a séché mes pleurs ;
J'ai retrouvé la paix avec des jours meilleurs.
Je vins en ce pays, pressé de disparaître,
Je fus heureux d'entrer au service d'un maître ;
Mon travail, secondé d'ingénieux moyens,
Augmenta sa fortune en cultivant ses biens.
Dans les champs chaque jour je partais dès l'aurore,
Le soir au crépuscule on m'y voyait encore ;
Je conduisais l'ouvrage avec habileté.

Mon maître fut touché de ma fidélité,
Et pour ma récompense il m'accorda sa fille.
C'était la seule enfant qui faisait sa famille.
Notre union fut bénie et le céleste appui,
En comblant tous nos vœux, me rend riche aujourd'hui.
O mon père, fixez ici votre demeure ;
Notre vie avec vous en deviendra meilleure ;
De nos plus tendres soins vous serez entouré.

Mais, fidèle au devoir, le Moine vénéré
De trois jours seulement arrêta son voyage,
Car il ne devait pas s'arrêter d'avantage ;
Ces trois jours écoulés sans espoir de retard,
La famille pleura sur un si prompt départ.

Le Moine aussi pleurait de leur douleur profonde ;
Si je ne puis, dit-il, vous revoir en ce monde,
Nous ne nous quittons pas, mes enfants, sans retour ;
Nous nous retrouverons au céleste séjour.

BARRY.

DISTINCTION LITTÉRAIRE.

Mr. Sterry Hunt, chimiste de la commission géologique du Canada, professeur de l'Université-Laval, Chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Sociétés savantes et du Comité du Cabinet de Lecture paroissial de Montréal, vient d'être fait *Fellow of the Royal Society* d'Angleterre.

A UN LYS.

Salut! emblème d'innocence,
Des champs le plus riche trésor!
J'aime quand le zéphyr balance
Ton calice et tes filets d'or.

De l'enfant et du séraphin,
Tes fleurs composent la couronne,
Et sur l'autel de la Madone,
J'aime à les placer au matin.

Symbole de l'humble Marie,
Ton pur éclat et ta blancheur,
Doux et pieux reflet de son cœur,
Ont fait de toi sa fleur chérie.

Je place un vœu dans ta corolle,
C'est un parfum mystérieux;
Oh! qu'avec les tiens il s'envole,
Qu'ils se confondent dans les cieux!

PENSEES ET MAXIMES.

—Ne sacrifiez personne à la fureur de dire un bon mot, car semblable à une flèche *aiguë*, il perce le cœur de celui contre lequel il est lancé.

—L'étude peut être définie; ce qui, après la vertu, contribue le plus au bonheur de la vie.

—Quel est l'homme le plus heureux? est-ce le plus riche ou le plus puissant? demandait-on à un sage.— Ni l'un ni l'autre, répondit-il: Le seul homme heureux sur la terre, est celui qui suit les lois de la vertu et de la sagesse.

AMOUR PATERNEL ET HONNEUR MILITAIRE.

Durant la guerre que les partisans de la reine Christine d'Espagne faisaient aux adhérents de don Carlos, un officier supérieur des Carlistes fut surpris par les Christinos, chassé de son poste et repoussé. Outre la perte d'un nombre considérable de soldats, le général avait encore à déplorer celle de ses deux filles, qui l'avaient accompagné; l'attaque hardie et imprévue des Christinos les avait fait tomber aux mains de ces derniers. Le général reçut immédiatement du renfort et l'ordre de s'emparer de nouveau du poste qu'il venait de perdre. Le lendemain, lorsqu'il conduisit ses soldats au combat, il voit venir les ennemis qui s'avancent à sa rencontre, et, sur leur première ligne, ses deux filles dont ils se font un mur de défense! Quelle effrayante douleur brisa le cœur du père à la vue de ses enfants! Il pâlit et se voila les yeux; ses soldats, restent comme pétrifiés, comprenant les angoisses du père et le danger imminent qui menace les enfants; ils attendent avec anxiété l'ordre d'attaquer l'ennemi; mais cet ordre, c'est l'arrêt de mort des deux filles du général. Le père reste muet; il ne peut prononcer ce mot terrible qui va tuer ses deux enfants. Déjà les Christinos ont commencé un feu qui porte le ravage dans les rangs de leurs ennemis; le devoir et l'honneur l'emportèrent enfin dans

le cœur du général; après un court mais affreux combat, il impose silence à son amour paternel, et, le cœur broyé, les lèvres tremblantes: "feu!" cria-t-il. Cette salve de la mort avait à peine fini de retentir, que le malheureux père leva lentement les yeux. Mais, ô bonheur inespéré, ô protection divine! ses deux filles sont là, les balles, qui ont frappé autour d'elles tant de soldats expirants, les ont respectées. Enthousiasmés à cette vue, les Carlistes se précipitent, la baïonnette en avant, et leur irrésistible élan rend au général le poste perdu, et au père désolé ses deux filles saines et sauvées.

CHARITE.

Monseigneur d'Aviau, mort en 1827, archevêque de Bordeaux, avait l'habitude de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait, de telle sorte qu'il se refusait à lui-même les choses les plus nécessaires. Or, depuis longtemps, son valet de chambre le pressait de remonter un peu sa garde-robe. "Monseigneur n'a plus de culotte à mettre, répétait-il tous les jours.— Que veux-tu, mon ami, répondait le saint archevêque, j'ai mes pauvres qui ont besoin de pain; nous verrons cela plus tard." Enfin, las de ne rien obtenir, le valet de chambre fit part de l'entêtement de Monseigneur à une pieuse et charitable femme que nous pourrions nommer, car tous les pauvres de Bordeaux la nomment dans leurs prières. Celle-ci alla trouver le digne prélat et lui dit: "Monseigneur, je connais un pauvre malheureux qui est bien à plaindre; il n'a pas de culotte, et si vous pouviez venir à son secours, vous lui rendriez un grand service. Comment! il n'a pas de culotte, s'écria vivement le bon archevêque, mais cela n'est pas décent; remettez bien vite cet argent à votre protégé et qu'il soit vêtu." Quelques jours après, le valet de chambre de monseigneur apportait à son maître une belle culotte de velours toute neuve. Le digne prélat voulut se fâcher. "Qu'est-ce que cela veut dire? je vous avais défendu de rien faire faire pour moi.—Mais c'est monseigneur lui-même...—Comment?—Oui, ce pauvre pour lequel madame C... L... est venue intercéder. Eh bien? Monseigneur, ce pauvre c'était vous."

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La-Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.